

Action

Tombé dessus! Escrasas lous! (CYRANO)

LE NUMERO: CINQ SOUS
PAR AN: DEUX DOLLARS

DIRECTEUR:

JULES FOURNIER

MONTREAL
323, Rue SAINT-DENIS, 323
Téléphone: Est 1678

Que ceux qui ont des yeux, voient!

M. l'abbé Camille Roy n'est pas le premier venu. Ancien élève du Collège de Rome, licencié en lettres de la Sorbonne, ayant beaucoup voyagé, beaucoup étudié, auteur, en outre, de quelques ouvrages de critique fort estimés, il jouit parmi les siens d'une grande réputation. Depuis longtemps déjà sa compétence littéraire ne fait plus question pour personne. Son autorité est immense. Il est le juge sans appel des auteurs et toutes les productions nouvelles — histoire, roman, poésie — sont définitivement classées dès qu'il a formulé le sentiment qu'elles lui inspirent. Déjà Québec salue en lui l'une de ses gloires. On célèbre son nom des hauteurs de la Grande-Allée aux profondeurs de Saint-Roch et il n'est pas jusqu'à M. d'Hellecourt qui ne s'incline, tout le premier, devant l'étendue de son savoir et la sûreté de son jugement. Bref, il occupe, dans notre petit monde intellectuel, une position unique et qui donne à sa pensée un poids véritablement exceptionnel.

Or un auteur faisait paraître dernièrement à Québec, sous les yeux mêmes de M. Roy, un livre dont le succès fut tout de suite prodigieux. Tous les journaux ne parlaient plus que du nouveau chef-d'œuvre, il s'en vendait plus de mille exemplaires en l'espace de quelques semaines. N'ayant pu mettre encore la main sur le volume, désireux néanmoins d'en avoir quelque idée, nous voulûmes savoir, d'un ami de Québec, ce qu'en pensait M. l'abbé Camille Roy. Par le retour du courrier, nous recevions, découpé de l'"Action Sociale", un article où M. Roy, avec son autorité habituelle, développait abondamment son opinion sur l'auteur et sur le livre. C'était justement cet article qui, dès le premier jour, avait fait la fortune singulière de l'ouvrage.

Il faut dire qu'il y avait de quoi. M. Roy, en effet, ne se contentait pas de vanter dans le roman de M. Bernier des qualités moyennes: il annonçait au public, purement et simplement, un chef-d'œuvre. Il le disait même en toutes lettres: "An large de l'Écueil" est mieux qu'un roman passable, c'est un "bon" roman.

Ce n'est pas seulement Jules Hébert et Marguerite Delorme qui ont passé au large de l'Écueil; c'est aussi M. Hector Bernier. L'Écueil, je veux dire le roman, n'avait rien qui pût effrayer. L'inspiration aidant, et je ne sais quel souffle large qui à tousjours traversé cette âme d'élite, il s'est lancé sur la haute mer de la fantaisie et de la réalité, et, ô merveille! il a vigoureusement battu la vague, il a contourné l'Écueil, et le voici au rivage, salué par ses amis qui étaient anxieux de son effort, applaudi par ses matrones qui voient se réaliser déjà de brillantes promesses, recherché du public qui aime toujours les jeunes imprudents! Son livre mérite deux fois de porter le titre périlleux. En vérité, il devait s'intituler: "Au large de l'Écueil!"

Suit un développement d'environ trois colonnes, petit texte, où M. l'abbé Roy s'efforce d'analyser de son mieux les mérites nombreux de l'ouvrage. Comme il va terminer, cependant, il s'aperçoit qu'il n'a pas encore tout dit: "L'espace me fait ici défaut pour vous faire goûter ces belles choses. Mais il n'importe. Vous lirez ce livre et vous découvrirez vous-même ces beautés agréables."

Un accident, où nous eûmes l'autre jour la patte cassée, nous ayant fait des loisirs pour quelques semaines, nous en avons voulu profiter pour découvrir nous-même, à notre tour, "ces beautés agréables". Après une lecture attentive des trois cent dix-neuf pages qui composent le livre de M. Bernier, nous pouvons dire, en toute conscience, que nous ne regrettons pas d'avoir suivi le conseil de M. l'abbé Roy.

Sans avoir jamais lu ce livre, vous en connaissez certainement le thème. Il n'est pas neuf. C'est, tout simplement, l'adaptation au Canada de "Colette Baudouche", à cette différence près qu'ici c'est la religion, plutôt que le patriotisme, qui s'oppose au triomphe de l'amour. Barrès, René Bazin dans "Les Oberlé", les frères Marguerite dans "Les Frontières du Cœur", vingt autres auteurs, ont tour à tour, en ces dernières années, exploité ce même sujet. Ne l'ont-ils pas épuisé? Il était, en tout cas, curieux de voir ce qu'en pourrait tirer une main canadienne, en transposant dans les âmes et parmi les paysages de chez nous ce duel tragique du devoir et de la passion. C'est ce que M. Hector Bernier a tenté de nous montrer. Encore que l'entreprise n'eût rien de fortement original, elle offrait pourtant matière à un travail digne d'intérêt. Voyons comment notre romancier s'en est acquitté.

Nous regrettons d'avoir à le dire, mais il faut bien tout de même y venir: ce livre, tant admiré de M. l'abbé Roy, nous ne trouvons pas de style et de grammaire, il constitue encore, du commencement à la fin, et sans interruption, l'œuvre la plus lugubrement bouffonne qui ait jamais vu le jour en notre beau pays.

Rappelons brièvement l'intrigue: M. l'abbé Roy lui-même va se charger de nous la résumer.

Et c'est entre deux âmes françaises, entre Jules Hébert, canadien de Québec, et Marguerite Delorme, française de France, que va surgir le conflit, que va se dresser l'Écueil.

Les deux jeunes gens se sont connus sur un vaisseau qui ramène Jules dans son pays. Leurs âmes se sont vite éprises l'une de l'autre; mais, de suite, elles ont pris conscience que des pensées, des convictions religieuses trop différentes devaient à jamais les tenir éloignés: Jules est un croyant, un Québécois enraciné dans sa foi catholique, et un croyant loqué et militant. Marguerite est fille d'un sectaire, d'un libre penseur fanatique, d'un sans-patrie, d'un disciple de Voltaire et d'Hervé (sic)!

Marguerite et Jules, au moment d'arriver à Québec, avant de se dire adieu, se promettent de se revoir. Jules se fait le cicérone attentif de la jeune française. Celle-ci aperçoit la beauté de Québec et des campagnes qui l'avoisinent à travers les yeux de Jules...

Mais il faudra se quitter. D'ailleurs, ni le père de Jules, ni celui de Marguerite, n'approuvent ces relations...

Mais les deux jeunes gens regrettent de plus en plus douloureusement la nécessité de la séparation, à mesure qu'approche l'heure du départ de la famille Delorme. Marguerite, qui a beaucoup connu Jules et Jeanne sa sœur, qui les a accompagnés à Sainte-Anne de Beauré, qui a été vivement impressionnée par le spectacle de nos édifiants pèlerinages, commence à douter de la vérité de son nihilisme religieux. Et la souffrance va achever la conversion de cette âme. La veille du départ pour l'Ouest, et par conséquent, de la séparation définitive... elle est prise d'une fièvre aiguë qui rouvre les blessures mal cicatrisées d'une ancienne maladie; ses yeux s'éteignent peu à peu; elle souffre des douleurs cuisantes, pendant qu'elle voit la lumière graduellement se retirer de sa vie. Ne sachant quelle protection invoquer pour échapper au malheur qui la menace, elle s'adresse au Dieu de Jules et de Jeanne. Celui-ci la conduit à Sainte-Anne, où un miracle la guérit. Marguerite est pour jamais gagnée à la foi catholique. Rien ne s'oppose donc plus à son mariage avec Jules. Son père, dont le fanatisme s'exalte à la pensée que sa fille croit en Dieu et adore, se séparera volontiers de cette enfant dont le commerce lui serait désormais pénible.

Et le roman finit donc, comme souhaitent la plupart des lecteurs, par un mariage dont chacun reste libre de fixer la date.

Jules Hébert est donc le héros de l'œuvre, le personnage favori de l'auteur. Aux yeux de M. Bernier, — comme de M. Roy évidemment, — il représente le jeune homme idéal.

Or il se trouve que Jules Hébert, dans la réalité, avant tout et sur toute chose, au fond comme à la surface, n'est autre chose qu'un parfait raseur, quand il n'est pas un malapropos. Il se montre, d'un bout à l'autre du livre, tour à tour d'une sottise qui décourage et d'une grossièreté qui confond. Quelques citations permettront d'en juger.

Le voici en présence de cette jeune fille qu'il aime, mais qui vient à peine de rencontrer. Elle n'essaye pas du tout de le convertir; elle le laisse bien en paix sur le chapitre des croyances. Elle ne discute ni sa religion, ni sa morale, ni sa philosophie. Elle ne lui parle même pas de politique. Elle lui demande seulement d'être pour elle un agréable compagnon de voyage. Croyez-vous qu'il va s'en tenir là? Eh bien! mes amis, si vous le croyez c'est que vous ne connaissez pas notre Québécois!

Comme le paquebot approche des côtes d'Amérique, et que déjà l'on voit briller dans le lointain les feux de Belle-Ile, Marguerite Delorme a demandé à notre jeune Canadien de l'accompagner dans une promenade sur le pont. — Très volontiers, dit-il; et, pour la distraire, voici le genre de conversation qu'il imagine de lui tenir:

Elle l'entendait encore murmurer avec passion: "Que je suis heureux de te sentir là près de moi, mon Canada bien-aimé. Je vais donc te revoir, te contempler, te servir encore. Bientôt, nous vivrons ensemble; ma noûtrine auprès de toi, le souffle qui vient de ton golfe..."

Je vous demande pardon, Mademoiselle, je me suis oublié. J'éprouve une exaltation plus forte que ma volonté. Tout l'amour de mon pays me gonfle le cœur: c'est la première fois que j'y reviens de si loin. J'ai vécu, là-bas, des heures profondes où le meilleur de moi-même a débordé, où j'ai connu la plénitude de l'existence. J'ai glissé sur l'onde immortelle, le soir, à travers Venise endormie; j'ai vu, des hauteurs du Pincio, le couchant inondier Rome de féerie et de splendeur, et du sommet du Vésuve, la bale de Naples et la campagne italienne dérouler leur poésie empoussiée, et j'ai vu, de la Tour Eiffel, le Paris gigantesque de mes rêves, et à la Comédie-Française, où l'on jouait "Oedipe-Roi", la résurrection de la Grèce antique. Mais tout cela ne fut pas le sanglot qui m'a pris à la gorge il y a un instant. Il a fallu que je parle à la terre de mes aïeux comme un fils à sa mère qu'il retrouve. Elle est peut-être moins belle, moins divine que celles que j'ai parcourues; mais quelque chose en moi le me le rappelle que je lui appartiens." (P. 10-11)

Pauvre petite! Vous pensez si elle avait là de quoi s'égarer. Le pis, c'est que ce genre d'accès furieux n'était point nouveau pour elle. Depuis le bon moment où il l'avait connue à la table du bord, point de jour, que notre Canadien ne lui eût ainsi collé impitoyablement quelque discours de Saint-Jean-Baptiste. L'auteur lui-même prend soin de nous en instruire, dès la onzième page du livre.

A plusieurs reprises, il l'avait initiée tour à tour, avec presque la même chaleur (sic), à la presque la même puissance (resic), à l'âme canadienne-française, héroïque, séculaire, ardente, inassimilable, et à l'âme canadienne, vivante, mais qui tâtonnait, se cherchait elle-même et, dans le conflit des races et le tourbillon des joutes politiques, faisait la conquête d'elle-même. Et suspendue aux tirades enflam-

mées du jeune homme, Marguerite Delorme avait compris, etc., etc. (P. 11-12).

De toute la traversée, la malheureuse enfant n'entendra point parler d'autre chose. Ce charmant jeune homme s'est juré de lui expliquer à fond la politique canadienne et il n'en démordra pas. L'auteur, d'ailleurs, presque à la même page, nous déclare le plus tranquillement du monde qu'il ne faut point suspecter là-dessus la simplicité d'âme de nos héros: "Jules Hébert, dit-il en effet, — Jules Hébert ne posait pas (sic), avec la jeune fille..." (P. 12) Jugez un peu s'il avait posé!

Heureusement tout à une fin, même les traversées du "Laurentic", et tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes, si la victime de tant de cruautés ne devait retrouver son persécuteur au Canada. Elle l'y retrouve, hélas! et c'est en sa compagnie qu'elle visitera les principaux sites de la ville et de la campagne québécoises. Il faut voir ce que cela lui coûte!

Jusque là, au moins, notre bon jeune homme s'était contenté de lui parler politique; voici maintenant qu'il va la pousser de force, à toute occasion, dans la controverse religieuse. En vain la pauvre jeune fille, qui est une personne bien élevée, tente-t-elle de se dérober: son compagnon ne le lui permet pas. Qu'il la conduise à la Terrasse ou aux Plaines d'Abraham, au Parlement ou aux chutes Montmorency, qu'il lui fasse contempler "les prés verts de Charlebourg" ou la falaise abrupte de l'île d'Orléans, toujours et à tout propos il trouve moyen de lui reprocher brutalement son incroyance.

— Nous autres, Canadiens-Français, nous sommes des catholiques... La Libre Pensée nous répugne... Quoi que disent vos compatriotes, nous préférons toujours pour notre part, le Christ à votre Voltaire. Et caetera.

Tout lui est prétexte à de telles réflexions. Que la malheureuse lui parle du charme des paysages, de la poésie des monuments, de l'agrément des promenades, ou simplement du temps qu'il fait, vlan! il faut qu'il lui réponde par un sermon. Et quel sermon!

Dès leur première rencontre à Québec, Marguerite Delorme se croit tenue de faire compliment à notre Canadien sur la beauté de son pays:

Hier soir, dit-elle, au Château Frontenac, assise à la fenêtre de ma chambre qui regardait le Saint-Laurent rouge de flammes, j'ai regu le coup de foudre... Décidément, je suis amoureuse!... (P. 68-69)

Un autre, vous, moi, enfin un Canadien ordinaire, un catholique dans la moyenne, aurait répondu par un mot aimable à cette aimable parole. Lui, écoulez-le:

Selon votre idéal de l'amour libre (sic), je suppose, dit Jules, avec un sourire, quand il vous plaira de rompre vos amours, vous nous quitterez... (P. 69)

Discrètement, la jeune fille s'efforce d'entraîner son interlocuteur sur un terrain moins brûlant... Voyez donc, dit-elle, le joli paysage!

La Porte Saint-Louis me fait songer à l'entree orgueilleuse de quelque forteresse invincible... Le contraste est joli des remparts lourds et des robes légères volant sur les carres du tennis... Au-dessus de la muraille, les toits aux mille formes bizarres se chauffent au soleil... Les clochers dans l'azur impressionnent... (P. 69)

Elle n'a pas sitôt prononcé ce mot de "clochers" que son aimable compagnon saute à deux mains sur l'occasion:

Vous n'avez donc pas l'horreur des clochers? la remercie-t-il du regard et de la voix. (P. 69)

Conciliante, elle tente d'expliquer, d'arranger les choses...

Ils m'ont toujours émue, répond-elle doucement. Parfois la musique des cloches me donne envie de pleurer... Je désire que les clochers restent debout! Ils parlent d'idéal... Quelle chose rayonne autour d'eux: ce doit être l'amour de ceux qui croient et qui les aiment!... (P. 70)

Et notre bon jeune homme de lui répondre, sévère et digne:

Pour nous, c'est la présence universelle du Dieu que nous adorons qui les entoure... Je respecte votre incroyance, Mademoiselle... Mais je suis heureux que vous réprochiez ceux qui font taire les cloches et crouler les clochers!... (P. 70)

"Ceux qui font taire les cloches et crouler les clochers", ce sont, tout d'abord, les gens comme Gilbert Delorme, le père de la jeune fille. Il ne le lui envoie pas dire! — Que voilà bien la vieille galanterie française!

Notez, s'il vous plaît, que cette astérisque conversation ne se tient ni dans un cimetière ni dans une église, ni même dans un musée. Elle a lieu, tout simplement, dans une calèche, au cours d'une supposée promenade d'agrément.

Dans la calèche encore, cette autre mercenaire à l'infortunée voyageuse:

Me ferez-vous un crime d'être franc? dit Jules, avec tristesse. Soyez certaine que je ne voulais pas vous offenser. Je crois avoir saisi la portée de vos paroles... Vous demandez qu'on étouffe la superstition, mais qu'on l'étrangle avec un mouchoir brodé qui fera son oeuvre sans hâte et sans douleur... La différence entre votre père et vous, n'est que dans les formes: il veut écraser; la femme en vous veut engourdir par un sourire... Mais tous deux vous souhaitez de toute votre âme l'avènement de la Libre-pensée, Reine de l'Univers! Je vous préviens que, chez nous, dans le Canada chrétien, la foi est tenace: elle est solide comme le vieux roc de Québec; quelques parcelles en tombent, mais la masse en est pour bien des siècles encore... Je m'étonne que Monsieur Delorme vous laisse en compagnie d'un Canadien-Français, de l'un de ces ennemis terribles de la superstition, ajouta-t-il, avec un peu de malice (sic). (P. 71)

Jusqu'ici, la petite Française, plus soucieuse, évidemment, de contempler les paysages que de discuter la religion, s'était soigneusement gardée de relever les provocations de son "attentif" cicérone (l'épithète est de M. l'abbé Camille Roy). A ces derniers mots, pourtant, elle ne peut se défendre de lui répondre du tac au tac: — "Mon père, cher monsieur, est sûr de moi... Il me sait inviolable!... C'est même sa fierté de me croire un autre lui-même!" (P. 72)

Alors, notre bon jeune homme, furieux de se voir contredire, se fâche pour de bon contre son invitée. Il est trop "poli" (cf. le livre) pour la jeter en bas de la calèche, mais il ne lui fait pas moins une véritable scène.

— Ainsi, s'écria Jules, avec la colère polie du gentilhomme (sic), je suis l'adversaire qu'on brave impunément, contre lequel on est tout puissant!... Pour lui (c'est-à-dire: pour votre père), vous êtes le défi qu'on me lance et que je ne puis relever!... Cela ne vaut vraiment pas la peine qu'on s'inquiète!... (P. 72)

Ainsi parle Jules Hébert à cette jeune fille qu'il connaît depuis une semaine, qui est pour lui, de toutes façons, une pure étrangère, et qui lui a seulement permis de l'accompagner dans ses promenades, durant les quelques jours qu'elle passera à Québec!

Et c'est comme cela d'un bout à l'autre. Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle invente, la jeune fille ne peut y échapper. S'avisait-elle, aimablement, d'exprimer de la sympathie pour le père de son interlocuteur, voici tout de suite le remerciement qu'elle s'attire:

— Vous allez me penser un peu curieuse (sic), dit-elle pour dissiper le malaise entre eux (sic). Comment est-ce vous, et non votre père, qu'on a demandé (c'est-à-dire: à qui on a offert la candidature)?

— On lui offrit la candidature... Il me la céda.

— Il est généreux, votre père!... Que j'aurais aimé le connaître!... Je me le figure noble et grand...

— Hélas! vous auriez été ennemis, répond Jules, que le conflit perpétuel entre la jeune fille et lui déprime. Il est de la vieille école canadienne-française... (sic) Il est catholique jusque dans la moelle... Vous n'auriez pas trouvé grâce à ses yeux; il aurait eu peur.

A coup sûr, il m'aurait interdit la fille d'un athée!... (P. 121-122)

On n'est pas plus aimable; et c'est bien le cas: ou jamais — de répéter avec la chanson:

..... poli, galant, hospitalier!

On commence d'entrevoir, dès ici, la mentalité de ce bon jeune homme. D'autres citations, s'il se peut, encore plus typiques, vont nous le livrer cette fois jusqu'au tréfond de l'âme. Oyez bien, s'il vous plaît, quelques-unes encore de ces "beautés agréables" qui font l'admiration de M. l'abbé Camille Roy.

Plusieurs jours ont passé depuis les scènes que nous venons de raconter. Le jeune Québécois a revu plus d'une fois la petite Française, il lui a plus d'une fois fait en style de husting l'aveu de sa flamme, et il a eu la joie de voir qu'elle ne restait pas insensible à ses hommages. Il a appris non seulement à l'admirer, mais à l'estimer. Chaque jour il a pu retrouver en elle les qualités qu'il avaient séduit dès la première heure: "l'imprévu de son esprit, la richesse de son intelligence, l'honnêteté de son âme, la grâce de ses mouvements, la lumière de son sourire, le raffinement de son langage," etc., etc. (voir p. 19). — Mais fût-elle dix fois meilleure encore, comment pourrait-il, lui catholique, faire sa femme d'une incroyante?

On sent assez tout ce qu'une telle situation offre, en soi, d'émuant et de pathétique. Voyons un peu comment notre Québécois va s'y prendre pour la faire tourner au burlesque.

Ne pouvant renverser l'obstacle qui se dresse devant lui, il n'hésite pas entre son devoir et son bonheur: il se sépare, pour la vie, de la femme qu'il aime. Et jusque là tout est très bien. Seulement — et c'est ici que l'histoire devient véritablement fantastique — ce qui l'afflige le plus, dans son aventure, ce n'est pas de perdre Marguerite Delorme. Ce n'est même pas de penser que cette femme, si admirable par ailleurs, va selon toute vraisemblance rester privée pour la vie des lumières de la foi. Non! C'est, tout simplement, l'idée qu'il a pu, lui Jules Hébert, lui un Québécois, s'abaisser au point d'aimer une incroyante!

Mais voulez-vous entendre de sa bouche l'aveu de ses "remords" (le mot est de lui)? Écoutez-le seulement raconter son histoire à l'abbé Lavoie, le vieil ami de la famille Hébert. Son entrée en matière seule ne prend pas moins, dans le roman, de six longues pages. A l'entendre, on dirait tout le temps qu'il va s'accuser de quelque faute énorme, de quelque crime horrible et contre nature:

... Je ne sais comment vous le dire, mon père, la chose m'étrange! Je veux éperdument le crier à quelqu'un, mais j'ai comme un besoin de le garder au fond de moi-même, comme une honte d'en parler tout haut... (P. 163)

S'agit-il d'un faux serment, d'un assassinat ou d'un viol, on ne saurait dire encore. Ce qui est certain, c'est que jamais criminel, le plus avili, le plus dégradé, ne confessa son crime avec plus de tremblement et de confusion:

Non, mon père... vous ne sauriez l'imaginer: c'est l'aveu d'une défaillance que je dois vous faire, et je n'en réalise (sic) toute la bassesse et l'énormité qu'au moment de vous le dire... (P. 165)

Il continue:

Vous allez me condamner, vous ne pouvez pas ne pas me condamner... C'est la première fois que vos yeux si bons flamberont de colère contre moi... J'espère ne jamais mériter cela, j'en ai un chagrin inexplicable; mais il me faut votre courroux contre cette femme, il faut qu'on me dise que je suis un lâche, parce que, seul avec mon cœur, je l'aime quand même!... (idem)

Ici, pour la première fois, le bon curé croit deviner: Jules Hébert s'est amouché d'une femme de mauvaise vie. Mais ce n'est pas possible, voyons!

— Si j'en croyais ton langage, un amour coupable aurait poussé des racines dans ton cœur! Je le repète, je ne puis me résoudre à ce que je me révolte!... Rappelle-toi, mon fils, les jours déjà loin qui furent ceux d'hier, il semble... Tu n'as pas oublié cela, tu ne peux avoir commis une vilénie, donné ton âme à une créature indigne!... (P. 166)

Ce n'est pas cela, explique enfin le jeune homme; mais il ne peut se résoudre encore à confesser l'horrible chose. Il faut que le prêtre lui tire un à un les mots de la bouche.

— Les parents de la jeune fille auraient-ils des répugnances?... Qui ne serait fier d'unir sa fille à la noble lignée des Hébert?... — Pas cela... — Est-elle du peuple?... Ton père a l'âme trop belle pour mépriser la fille d'un ouvrier, si tu l'as jugée digne de toi!... — Je le sais...

Le bon prêtre est de plus en plus perdu... Il ne sait plus que supposer. Enfin:

— Son père a-t-il des tares qui souillent? — Vous ne pouvez pas le deviner, c'est pour cela que je suis un lâche, mon père... — Mais dis-le moi donc, mon enfant, tu ne vois pas que je souffre!... — C'est la fille d'un athée, murmura le jeune homme, en courbant la tête sous l'orage qui viendrait. (P. 167-168)

Et, pour mieux marquer encore la gravité de sa faute, il ajoute (même page, quelques lignes plus bas):

— Elle m'a dit qu'elle ne croyait pas au Dieu dont j'adorais la puissance devant l'Océan vaste.

La malheureuse! elle ne croit pas au Dieu dont notre Québécois adorait la puissance devant l'Océan vaste! Cette idée lui fait si mal au cœur qu'après l'aveu confié à l'abbé Lavoie il se croit tenu de d'aller en instruire encore sa mère et sa sœur.

Eh bien! vous avez trop de confiance en moi, vous, j'aime la fille d'un athée, j'aime une femme sans Dieu... (P. 186)

III

Vous avez vu en raccourci, dans les lignes qui précèdent, le portrait du jeune Canadien idéal, c'est-à-dire du jeune homme selon l'esprit et le cœur de M. Hector Bernier. Un autre personnage non moins choyé de l'auteur, c'est Augustin Hébert, le père de son héros. Souffrez qu'on vous le présente ici, dans le moins de mots possible.

Nous en avons, dès les premières pages du livre, un signalement bien reconnaissable: *Beau type de Canadien. — Six pieds. — Industriel. — Patriote. — Catholique.* Comme l'on voit, il n'y a pas à se méprendre.

Le patriotisme d'Augustin Hébert se manifestait principalement, dans le cours ordinaire des choses, par un acharnement incroyable à collectionner les livres canadiens. Cette passion, à la fin, avait même tourné tout à fait à la manie. M. Hector Bernier nous le dit expressément:

Il eût fallu rouler sur son beau corps d'athlète avant de lui arracher un seul des ouvrages canadiens qui formaient sa collection sainte. (P. 31)

En d'autres termes, il se fût battu jusqu'au coton plutôt que d'abandonner à l'ennemi, cambrioleur ou politicien, les "Élévations poétiques" de M. l'abbé Barque ou les "Souvenirs d'outre-mer" de M. le notaire Mayrand, les "Discours" de M. le juge Pouliot ou les "Impressions de voyage" de M. Routhier. Nul ne s'étonnera qu'en la compagnie de ces esprits distingués "l'industriel patriote" (cf. "Au large de l'Écueil", p. 32) ait pris à la longue une simplicité de langage toute canadienne. On ne trouvera que naturel, au contraire, de l'entendre dire tout bonnement à son fils retour d'Europe:

Allons! faisons le récit alléchant de tes jolies d'amour sur les lacs divins de la Suisse... Entrouvre, à nos yeux épuvés, les préceptes ou ton regard plongé au haut des cimes alpêtres... Évoque les folles grollantes que se jouaient de ta chétive personne comme le vent de la paille... Pe-nous des musées où les heures filaient comme des rêves, des théâtres où les virtuoses de la rampe abrégeaient tout ce que tu avais d'âme et de nerfs!... (P. 42)

A cette exhortation pleine de naturel, le fils de "l'industriel patriote" répond qu'il préfère s'en tenir, pour l'heure, à ses impressions de traversée. Aussi bien sont-elles, de beaucoup, les plus vives qu'il ait ressenties de tout le voyage. C'est justement ce qu'il disait, au large de Belle-Ile, à la jeune Française...

— Qui était cette Française? interrogea le père, un peu déflant.

— La fille de deux Parisiens! répondit Jules Hébert... Le sort m'avait placé près d'eux, à table... Compagnons de la traversée, ils me la rendirent fort agréable... (sic) (P. 44)

Ici l'on vit bondir "l'industriel patriote" — encore plus "catholique" que "patriote", comme vous allez voir.

— Ton langage me prouve que vous êtes devenu assez intime, reprit Augustin. Pourvu qu'il ne fasse pas partie de la bande horrible... Les derniers journaux annoncent que le gouvernement sectaire se prépare à expulser les Soeurs de Saint-Vincent de Paul... Les lâches!... les brutes!... Il ne leur reste donc pas d'entrailles!... Ce ne sont plus des pa-

trioties qui gouvernent, c'est la haine!... C'est le régime des bourreaux despotes!... Oh! ce n'est pas un doute sur toi que j'exprime. Je m'indigne, parce que j'en éprouve le besoin... Les sachant de concert avec ces gredins, tu n'aurais pas fraternisé avec ces Français!... Je te connais trop bien, tu es trop mon fils, trop Canadien-Français, pour avoir été au rang d'ami, ne fût-ce qu'un jour, le fils d'un de ces gens-là!... (P. 44-45)

Figurez-vous, maintenant, quelle rage sera la sienne, lorsqu'il apprendra, plus tard, que ces Français sont bien en effet des "sectaires", des "gredins", et que son fils est leur ami! Ce pauvre fils, ce qu'il se fait attraper!

— Le docteur L... m'a dit que ces gens... pendant toutes les semaines qu'ils vécurent à Québec, n'allèrent pas à la messe une seule fois! Est-ce vrai?...

Le fils, l'air consterné:

— Je crois que c'est vrai... — Tu le savais donc!... Pourquoi ne vont-ils pas à la messe?... — Parce qu'ils n'y croient pas... — Ils sont donc athées!... — Oui, mon père... — Le savais-tu, qu'ils étaient des misérables? — Oui. (P. 192)

Mais tout le dialogue serait à citer; groutez au moins ces quelques lignes encore:

— Eh bien! tu ne les reverras pas, je te l'ordonne!... Tu les as trop vus, c'est déjà trop de honte!... Tu savais bien que les potins circulent à tire d'aile!... Tout Québec sait qu'ils sont, tout Québec en parle... On te pense amoureux de la jeune fille... Tu t'es compromis, tu t'es avili, tu m'as déshonoré!... (P. 193)

Sur quoi notre bon jeune homme, pris de confusion, répond en baissant la tête:

— Le reproche est bien cruel, mon père... — Mais pourquoi as-tu fait cela?... Dès qu'elle a blasphémé le Dieu qui est le tien, qui est le nôtre et celui de ta race, comment n'as-tu pas voulu rester près d'elle? A la fréquentation, tu aurais dû la haïr!... Mais non, au lieu de lui faire une bonne leçon de foi canadienne-française, tu lui pardonnas, tu l'excusas, tu en fis ton amie, tu t'affichas au milieu de tout Québec, tu laisses croire à tous que tu l'aimais!... (P. 194)

En vain le fils veut-il tenter une justification, une explication tout au moins: son papa ne lui en donne pas le temps:

— Le Canadien-Français, au fond de toi-même, ne s'est donc pas révolté contre un pareil voisinage?... — Ils rougissent de toi, tous ceux dont le premier je t'appri les noms et l'épopee: Champlain, nos missionnaires, nos héros: Dollard, Bougainville, Iberville, Hébert (?) de Verchères et tous ceux qui s'immortalisèrent pour la race et la Croix!... (P. 194-195)

Ici le pauvre garçon se sent hors de combat. Pour suprême argument, il ne lui reste plus que d'invoquer le nom de l'abbé Lavoie.

— Pourquoi seriez-vous impitoyable? L'abbé Lavoie m'a pardonné, lui... — Tu mens! s'écrie le père, furieux... L'abbé Lavoie ne peut t'avoir pardonné, lui, moins que tout autre!... Il aime trop bien son Christ pour avoir sanctionné (sic) ton amour d'une fille de Renan!... (P. 201)

Enfin, pour résumer le débat, il en vient à déclarer, purement et simplement, que Jules n'est plus son fils et que Marguerite Delorme, n'ayant pas la foi, ne peut être autre chose qu'une femme de mauvaise vie: excusé du peu!

... Les Hébert n'ont jamais fraternisé, que je sache, avec les ennemis du Christ!... Jules est le premier qui déchôit!... Avant d'avoir aimé cette fille (sic), il était de ma race, il n'en est plus!... (P. 203)

IV

Les Français au Canada

M. McLea Brown, de Montréal, de retour d'un voyage en Angleterre, s'étonne de la faible immigration française dans la province de Québec.

Il y a bien des raisons à cette abstention. La politique du gouvernement canadien est de décourager l'immigration française, quelle qu'elle soit.

Ottawa ne veut pas d'établissements français au Canada, et l'on prend tous les moyens de détourner le courant d'immigration que certains districts agricoles de France tenteraient de diriger sur la province de Québec ou sur les nouvelles provinces de l'Ouest.

La même chose se fait en Belgique et en Suisse. On dit ensuite que les Français n'émigrent pas.

Ils n'émigraient pas, non plus, ces cultivateurs qui accompagnèrent les découvreurs du sol canadien, et qui fondèrent ici une colonie qui s'est accrue dans des proportions inimaginables.

Tant que la politique du gouvernement consistera à faire venir exclusivement des anglophones au Canada et à tromper les Français qui désiraient émigrer, il est bien certain que les Français, les Belges et les Suisses resteront chez eux.

Tant que durera aussi la campagne de dénigrement qui se fait en Europe continentale contre le Canada français, campagne soudoyée par les pouvoirs publics canadiens, les Français resteront dans leurs foyers.

Tant que des entreprises financières trompeuses seront lancées en Europe continentale au nom du Canada, les continents de langue française ne traverseront pas les mers.

Cela fait bien l'affaire du gouvernement, de tous les gouvernements qui se sont succédés depuis vingt-cinq ans, et cela ne changera pas.

L'intérêt personnel prime tout, et l'intérêt personnel de nos représentants veut la plupart du temps qu'on fasse silence sur tout ce qui pourrait avoir une assonnance française. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement quand on entend des gens dire que notre pays est anglais, alors qu'il est britannique, quand on les entend dire que la langue française doit bientôt disparaître!

De la Justice, d'Ottawa.

A PROPOS DE CONGRES.

Il a dû se réunir, ce mois-ci, à Berlin, un congrès de "phénomènes de la foire". On annonçait l'arrivée, dans la capitale allemande, de l'homme-tronc, de la femme à barbe, de l'homme-caoutchouc et de la femme-torpille. Ces débris humains ne paraissent de rien moins que de se syndiquer! Diminution de travail et augmentation de salaire, tels sont les deux articles principaux de leur cahier de revendications.

Moi, dit la femme grasse, on me donne un salaire de femme! —Moi, ajoute la femme à barbe, je n'ai pas de quoi m'acheter un rasoir! Et les jérémiades de continuer sur ce ton indéfiniment. Pourtant, la plupart de ces gens n'ont pas à se plaindre et ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes s'ils ne sont pas plus riches. La plupart d'entre eux dépendent comme des millionnaires. Aussitôt qu'il a cinq piastres dans sa poche, l'homme-caoutchouc part avec la femme-torpille et va les boire dans le bar le plus proche, où il rencontre l'équilibriste; et l'on y voit bientôt ce phénomène nouveau d'un homme qui, au cirque, à cinquante pieds de hauteur, donnant la chair de poule à tous les spectateurs, marche sur une barre de deux pouces de diamètre et n'est pas capable de se tenir debout dans ce bar. — Ohé, est-il assez joli ce jeu de mot! Oui, si ces messieurs voulaient m'en croire, ils feraient comme tous les gens sensés: ils économiseraient un peu et placeraient leur argent sur des terrains à Lake Breeze Terrace (Strathmore). Pour renseignements additionnels, s'adresser à M. Georges Maréchal, 180 rue Saint-Jacques. Téléphone: Main 3791.

FEUILLETON DE L'ACTION

14

Jeanne l'Orpheline

PAR L.-P. FOURNIER

Le vicomte Laroche était un homme petit, d'un teint brun; ses yeux noirs et vifs, ses lèvres pincées et cachées, sous une grosse moustache frisée, marquaient de la sévérité et de la vivacité. Frappé de la beauté de Jeanne, le prince Arthur ne fut pas lent à prendre place à son côté, sur les fauteuils moelleux, mais peu confortables, vu qu'ils n'avaient pas de dossier.

Le vicomte et Mlle Paray prirent leurs sièges sur le terre qui se trouvait à quel- que pas, au pied du gros pin.

Au nouvel officier Emile Faguet

Vous voilà, mon cher ami, officier de la Légion d'honneur. Vous n'étiez donc que chevalier! Il le faut croire. Vous n'étiez que chevalier, mais vous l'étiez depuis longtemps, depuis fort longtemps: cela se com- pense. Vous deviez avoir quelque chose comme vingt-cinq ans de grade. Vingt-cinq ans, un quart de siècle, c'est un bout de temps. Pendant ces vingt-cinq ans, que vous avez dû en voir des chevaliers passer officiers et des officiers passer commandeurs! Apparemment, ils avaient plus de titres que vous, ou ils avaient d'autres titres; enfin, leurs titres et vos titres, ce n'étaient pas les mêmes titres. Soit dit sans vous blesser, vous avancez un peu à l'ancienneté. Vous passez, comme on dit, à votre tour de bête. Il faut que vous n'ayez pas fait grand chose pendant ces vingt-cinq ans!

Vous avez fait un peu d'enseignement.

Vous avez été professeur dans un lycée; vous avez fait la classe; et vous n'en éprouvez aucune honte. Cela ne vous ennuyait pas du tout d'apprendre aux jeunes à se plaire aux classiques. Je n'ai pas été de vos élèves; je ne le pouvais pas; je ne suis pas assez jeune pour cela; mais j'ai connu de vos élèves. Ah! leur cœur-là ne se plaignait pas de la vie de collège. Ils allaient à votre classe comme on va à une partie de plaisir.

Quand vous êtes arrivé à la Sorbonne, vous avez été tout de suite un des maîtres les plus admirés, mais aussi les plus aimés. Vous avez conquis votre jeune public par toute sorte d'autres mérites, et par la simplicité, la liberté, l'aisance de votre parole. Le professeur en chaire est volontiers un peu guindé: il parle ex cathedra. Vous n'êtes pas guindé du tout. Vous n'apportez pas une leçon d'apparat. Vous ne récitez pas un texte appris par cœur avec morceaux, qui de du naturel et encore du naturel. Vous vous installez commodément. Vous causez devant votre auditoire et j'allais dire avec lui. Vos petites phrases se succèdent, précises, nettes, incisives. Et c'est un perpétuel jaillissement d'idées, de fines remarques, d'aperçus ingénieux avec des trouvailles de mots. C'est le véritable enseignement français, solide et brillant, savant et accessible à tous, alerte, vif, judicieux et spirituel.

Vous avez fait un peu d'histoire littéraire.

Du temps de notre cher Brunetière, vous étiez deux qui aviez tout lu. Aujourd'hui, il y a vous et vous seul. Et ce n'est pas une petite affaire d'avoir tout lu dans une littérature qui, depuis quatre siècles s'obstine à produire des chefs-d'œuvre. Vous avez écrit l'histoire de cette littérature à votre manière, qui n'est pas la manière systématique de Nisard, de Taine ou de Brunetière, mais qui est bien à vous, qui vous appartient et qui vous ressemble. Vous vous méfiez de ces abstractions qu'on appelle les écoles et les genres. Vous ne croyez qu'aux hommes et à leurs œuvres. Vous avez un irréductible besoin de savoir exactement de qui et de quoi vous parlez. Vos quatre volumes d'études sur le dix-septième siècle, par quoi vous avez débuté, puis sur le dix-neuvième siècle, qui est le premier livre par lequel vous vous êtes classé, enfin sur le seizième et le dix-huitième siècles, sont composés d'une série de monographies: un Rabelais, un Montaigne, un Racine, un Victor Hugo. Ils sont tous, tous les grands, présentés en des études serrées, poussées, où vous allez droit à l'essentiel, portraits de maîtres, peints par un maître, avec une intensité de relief qui n'est pas, comme il arrive trop souvent, aux dépens de la ressemblance.

Après cela et quand vous aviez fait le tour de tout ce qui compte dans la poésie, dans l'éloquence, dans l'histoire, dans le roman, vous vous avisiez qu'on ne fait pas suffisamment de place, dans nos histoires littéraires, à ceux que Mme de Staël appelait les "écrivains penseurs". Et pour cause! Leur pensée est souvent dure à suivre, difficile à débrouiller. Ils ont négligé d'être

agréables. Mais vous avez un goût tout particulier pour la littérature d'idées. Le jeu des idées vous enchante. C'est votre plaisir d'analyser, décomposer, recomposer un système, et de voir "comment c'est fait". Vos trois volumes de *Penseurs et moralistes du dix-neuvième siècle* sont peut-être la partie la plus originale de votre oeuvre. C'est celle en tout cas qui fait ressortir avec le plus d'éclat une qualité de votre esprit, qui est celle que je mets par-dessus toutes les autres: l'indépendance. Qu'il s'agisse de Benjamin Constant ou de Bonald, de Joseph de Maistre ou de Pierre Leroux, de Taine ou de Renan, vous en parlez avec la même absence de parti pris. Ainsi vous avez, vous le premier, inventé le grand répertoire de la pensée du dix-neuvième siècle, si riche et si trouble, si puissante et si confuse, et qui a pour nous tous un intérêt si actuel, puisque c'est elle qui nous a formés, qui continue de vivre au fond de nous, et puisque, comme disait Melchior de Vogüé, ces morts parlent en nous.

Vous avez fait un peu de critique dramatique.

C'était au *Journal des Débats* dont vous rédigiez le feuilleton. Vous y aviez recueilli une succession qui était lourde à porter, celle de Jules Lemaître. Un autre peut-être aurait essayé de refaire du Lemaître, et quel qu'en ait été son talent, c'eût été décevant. Vous avez fait du Faguet, tout coup vaill. Vous rempissiez la première condition du critique dramatique: vous aimiez le théâtre, vous l'aimiez à la passion. Vous étiez de l'école de Sarcey qui passait toutes ses soirées au théâtre et qui ne s'y ennuyait jamais. J'ai des souvenirs de ce temps-là. Combien de fois, causant avec vous entre deux actes, j'ai emporté cette conviction que dans la pièce ce qui valait le mieux c'étaient les entr'actes! Vos feuilletons, c'était une causerie avec le lecteur. Vous aviez votre point de vue, qui n'était pas toujours celui de tout le monde, qui était quelquefois au rebours de celui de tout le monde, mais qui faisait penser, qui éveillait la contradiction, appelait la discussion, entretenait autour des œuvres de théâtre le mouvement et la vie. Les écrivains de théâtre n'aiment guère la critique: ils ne le lui dissimulent pas; accordons-leur qu'ils ont parfois raison. Pourtant quels services leur ont rendus un Lemaître, un Faguet, perpétuant dans le public cette opinion ou cette illusion que chaque fois qu'on parle de théâtre, la littérature est de la partie!

Et vous avez fait un peu de critique littéraire.

Sur tout livre qui paraît, vous trouvez le moyen de dire votre opinion. Et vous en trouvez le temps! Les lettrés n'ont pas oublié une charmante *Revue latine* dont vous fûtes, à une certaine époque, le rédacteur à peu près unique. Vous écriviez dans les journaux, et on aurait dit que vous aviez fondé cette *Revue* pour y écouler une copie que vous ne trouviez à placer nulle part. Nous avons gardé soigneusement les blancs fascicules de cette petite *Revue*. Elle contient quelques-unes de vos meilleures pages. Vous vous sentiez là plus à l'aise que partout ailleurs. Vous y étiez chez vous, ne relevant que du public et de vous-même. Vous y aviez toute votre verve, tout votre esprit primesautier, toute votre belle humeur, toute votre savoureuse ironie.

Cependant, à mesure que les années venaient, que vous accumuliez plus de réflexions, plus d'expérience, l'ambition vous prenait de dire votre mot sur les choses de votre temps, et de regarder de près quelques-uns des principes ou quelques-uns des sophismes qui président à la conduite de nos affaires. Vos livres sur le *Libéralisme*, sur l'*Anticléricalisme*, sur le *Pacifisme* s'adressaient non plus aux "étudiants de lettres" à qui jusqu'alors vous aviez dédié tous vos ouvrages, mais au grand public, et faisaient arriver votre nom à tous les hommes gens,

Il est impossible qu'il n'en soit pas arrivé quelque chose jusqu'à ces sphères gouvernementales, qui sont celles où se préparent les promotions de décorés. Mais peut-être ces livres d'un si vigoureux bon sens, et d'une droiture si courageuse, ne vous y ont-ils pas fait très bien venir. Vous n'étiez pas du côté du plus fort. Vous étiez avec le pays, vous n'étiez pas avec ceux qui gouvernent le pays. Je crois qu'on vous en a tenu quelque rigueur. On vous a fait marquer le pas. On vous a fait attendre vingt-cinq ans. Ce doit être cela.

Car, tout bien examiné, vous n'avez pas été trop inactif pendant ces vingt-cinq ans. Ce peu d'études que vous avez écrites, joint à ce peu d'histoire, de critique et de philosophie, forme une quarantaine de volumes publiés, à quoi il faut ajouter, comme articles non recueillis, la matière de quarante autres volumes environ: une petite bibliothèque. Tout simplement, vous avez donné l'un des plus admirables exemples que l'on puisse citer, de labeur acharné et allégre, de pensée féconde et de sérénité d'âme.

Enfin, il s'est trouvé un ministre pour changer votre ruban en rosette. Dans cette affaire, c'est lui que je félicite, plutôt encore que vous. C'est un assez bon ministre, à en juger par le discours qu'il prononçait l'autre jour à Louis-le-Grand. Mais c'est aux bons ministres qu'il est le plus difficile de récompenser les bons écrivains; car ils sont très surveillés et ils ont beaucoup à se faire pardonner. Au risque de le compromettre, marquons un bon point au ministre qui a pris l'initiative de faire avancer Emile Faguet, même à l'ancienneté.

RENE DOUMIC, de l'Académie française.

Le Gaulois.

Les médecins dans l'antiquité égyptienne.

Ce n'est pas de nos jours seulement que certains malades sont allés en Egypte recouvrer la santé. Sharpe, dans son *History of Egypt*, rapporte que, dans l'antiquité, les médecins égyptiens jouissaient auprès des Romains d'une grande réputation. Les Romains riches allaient souvent à Alexandrie prendre leur avis. Pline l'Ancien, qui parle de ce fait, marque cependant quelque peu de scepticisme. Il pense que les invalides qui se rendaient en Egypte pour leur santé étaient plutôt guéris par leur voyage en mer que par les médecins à leur arrivée. On n'est pas plus ironique- ment russe...

Un des médecins de Cicéron était un Egyptien. Pline le Jeune, lui, n'avait rien trouvé de mieux pour payer son oculiste égyptien, Héroclates, que de lui donner un rescrit de l'empereur le faisant citoyen romain. Mais la démarche était illégale et il fallut demander d'abord que le médecin fut nommé citoyen d'Alexandrie. Il y a longtemps, comme on voit, que les gens en place paient leurs médecins avec des compliments et des honneurs. Aussi bien, à cette époque, on n'était pas riche! Ah! s'il y avait en des courtiers comme ceux de nos jours pour enrichir le monde, c'eût été différent. Par exemple, Tarquin le Superbe aurait été heureux d'avoir près de lui J.-B.-D. Legaré, le courtier d'immobilier célèbre de Montréal. Bureaux: 11 rue Saint-Jacques. Téléphone: Main 6629.

Pétronille, tu sens la menthe, Tu sens la pastille de menthe, Tu sens la menthe pastillée Entortillée Dans du papier, Papier, Papier.

Est-elle assez exquise cette chansonnette que répète sans cesse Marbode à sa petite amie Pétronille. Il la lui chante au salon, au fumoir, au boudoir, sur la véranda, sur le tennis, en chaloupe et toute la nuit, dans son lit. C'est une véritable obsession, une obsession de tous les instants, puisqu'il l'aime passionnément et que l'amour, par définition, est une obsession. Voilà bien de la philosophie, n'est-ce pas? chères lectrices, pour une chose commune: l'amour. Oui, Marbode et Pétronille s'aiment, mais là, ils s'aiment tellement qu'il n'est vraiment pas permis de s'aimer comme cela. Du soleil levant au soleil couchant et du crépuscule à l'aurore on les entend se câliner, se becqueter, derrière les portes, sous l'ombrelle, dans le hamac, à tel point, que

continueront à causer très joyeusement; comme Mlle Paray venait de Paris, qu'elle avait là, un grand nombre de connaissances et d'amis intimes, elle était très contente de pouvoir parler, avec le Vicomte qui lui donnait toutes les récentes nouvelles de cette ville.

Le prince Arthur, devant que Jeanne voulait lui confier quelques secrets d'amour, commença afin de lui donner plus de liberté, par lui dire: Mlle, vous m'avez fait un grand plaisir, en me procurant l'occasion de vous parler confidentiellement; mon cœur n'est pas à l'aise et ne sera pas, tant que je ne vous aurai pas dit ce qu'il ressent en ce moment; toutes ses impressions peuvent se résumer en ces mots que je vous confie: Mlle de Bonnefont, je vous aime.

Je vous suis très reconnaissante, des sentiments affectueux que vous dites avoir pour moi; je vous en remercie beaucoup seigneur; je serais désireuse d'avoir l'occasion de vous parler confidentiellement plus souvent; j'aurais à vous dire bien des choses qu'il m'est difficile de vous exprimer, pour la première fois que je vous rencontre. Néanmoins, Seigneur, je suis très flattée de l'estime que vous avez pour moi.

Mlle Paray et le Vicomte Laroche, rencontrèrent ici quelques fois; l'amour que je ressens pour vous, me fait un devoir de m'imposer quelques sacrifices, pour me procurer la satisfaction, de vous voir et de converser avec vous.

Oh! dit Jeanne, je ne veux pas, seigneur, vous exposer à la colère du duc Frédéric.

A la colère du duc Frédéric! reprit vivement le prince, je n'ai jamais eu peur de me trouver en sa présence!

Mon épée le fléchirait à ma volonté! Cette réponse donnée si brusquement, et d'une voix si pleine de haine, assombrit la figure de Jeanne qui faisait toutes sortes de réflexions, sur le compte du prince.

Mais ce dernier maîtressa facilement cet emportement instinctif et léger; il changea d'abord et montra tant de bonté et d'affabilité, à Jeanne, qu'elle oubliât cette petite colère.

Alors, dit Jeanne, quand pourriez-vous venir me rencontrer, dans cette forêt où nous avons tant de liberté, pour se dire l'un à l'autre, tout ce que nos cœurs ressentent?

Demain, Mlle. Vers quelle heure, seigneur? Vers une heure et demie, de l'après-midi.

TRES BIEN, SEIGNEUR, NOUS Y SERONS C'EST ENTENDU N'EST-CE PAS MLE?

Oui seigneur. Voulaient se rassurer de l'amitié de Jeanne, le prince ajouta: Mlle de Bonnefont, ce voyage que je vous promets de renouveler demain, exige de moi, comme je vous l'ai dit, certains sacrifices; car j'ai promis à mes amis, que je serais avec eux, au bal qui aura lieu demain soir, chez le baron Roy, un de mes amis, conséquemment, permettez-moi de vous demander si votre cœur est libre dans ses affections. Libre? répondit Jeanne, Oui, seigneur! Mon cœur est libre. Il est fortement lié par les devoirs de la reconnaissance à celui du duc Frédéric, mais je le crois encore plus fortement attaché à votre, par les liens de l'affection.

A celui du duc Frédéric? Oui, seigneur! Comment cela? Seigneur, vous raconter les circonstances dans lesquelles je suis devenue redevable au duc Frédéric, ce serait mettre une entrave à votre affection pour moi; ce serait me priver de votre amour, auquel je tiens beaucoup!

(A suivre.)

Le ministère des Travaux publics recevra jusqu'à 4.00 P.M., mercredi le 21 août 1912, des soumissions pour les constructions de quais en eau profonde dans le Port de Québec, Québec, lesquelles soumissions devront être cachetées, adressées au soumissionné, et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour les améliorations au Port de Québec."

On peut consulter les plans, devis, les formules de contrat et se procurer des formules de soumission au ministère des Travaux publics, à Ottawa, aux bureaux de M. J. G. Sing, ingénieur de district, édifice de la "Confederation Life", Toronto, Ont.; M. J. L. Michaud, ingénieur de district, rue St-Jacques, Montréal, M. A. R. Décaré, ingénieur de district, Québec.

Les soumissionnaires ne doivent pas oublier qu'on ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules imprimées fournies, dûment libellées, signées de la main des concurrents, avec désignations de la nature de leurs occupations, et du lieu de leurs résidences; s'il s'agit de sociétés, chaque associé devra signer de sa main la soumission et y inscrire la désignation précitée.

Un chèque égal à dix pour cent (10 p. c.) du montant de la soumission fait à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement le contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, R. C. DESROCHERS, Secrétaire.

Ministère des Travaux publics, Ottawa, le 29 juillet 1912.

N.B.—Le ministère ne reconnaît aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus lorsqu'il n'aura pas expressément autorisée cette publication.

DES SOUMISSIONS CACHETÉES adressées au soumissionné et portant sur l'entente "Soumission pour bris-lames à Port Arthur, Ont.", seront reçues à ce bureau jusqu'à 4.00 p. m., mercredi 28 août 1912 pour la construction d'un bris-lames à Port-Arthur, District de la Baie du Tonnerre et de la Rivière à la Pluie, Ont.

On peut voir les plans, spécifications et formules de contrat, devis, les formules de soumission à ce département et aux bureaux de la Confederation Life, Toronto, Ont. de J. L. Michaud, Ees, ingénieur de district, édifice de la Banque des Marchands, rue Saint-Jacques, Montréal et de F. Y. Harcourt, Eer, ingénieur de district, Port-Arthur, Ont.

Les soumissionnaires sont avertis que les soumissions ne seront pas prises en considération, à moins qu'elles ne soient faites sur les formules imprimées fournies et qu'elles ne portent la signature authentique des soumissionnaires, donnant leurs occupations et le lieu de leur résidence. Dans le cas de sociétés, les signatures authentiques, la nature de l'occupation et le lieu de résidence de chaque membre de la société doivent être indiqués. Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque accepté sur une banque approuvée, payable à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux Publics, égal à dix pour cent (10 p. c.) du montant de la soumission, lequel sera confisqué si la partie soumissionnaire refuse d'exécuter le contrat quand elle en sera requise ou ne réussit pas à compléter les travaux entrepris. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

Le Département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune soumission.

Par ordre, R. C. DESROCHERS, Secrétaire.

Département des Travaux Publics, Ottawa, le 28 août 1912.

Les journaux ne seront pas payés pour cette annonce s'ils la publient sans autorisation du Département.

Tel. Bell: Main 3330

LA CIE GAREAU - SAURIOL FABRICANTS DE Livres Perpétuels à Feuilles Mobiles Livres de Regus pour Comptoirs Papeterie en général Articles de Bureau 26, NOTRE-DAME (EST) MONTREAL

La Compagnie MARCHAND FRERES, LIMITEE, Imprimeurs. 56, Rue Amherst, Montréal. Tél. Bell: Est 3396.

14

continuèrent à causer très joyeusement; comme Mlle Paray venait de Paris, qu'elle avait là, un grand nombre de connaissances et d'amis intimes, elle était très contente de pouvoir parler, avec le Vicomte qui lui donnait toutes les récentes nouvelles de cette ville.

Le prince Arthur, devant que Jeanne voulait lui confier quelques secrets d'amour, commença afin de lui donner plus de liberté, par lui dire: Mlle, vous m'avez fait un grand plaisir, en me procurant l'occasion de vous parler confidentiellement; mon cœur n'est pas à l'aise et ne sera pas, tant que je ne vous aurai pas dit ce qu'il ressent en ce moment; toutes ses impressions peuvent se résumer en ces mots que je vous confie: Mlle de Bonnefont, je vous aime.

Je vous suis très reconnaissante, des sentiments affectueux que vous dites avoir pour moi; je vous en remercie beaucoup seigneur; je serais désireuse d'avoir l'occasion de vous parler confidentiellement plus souvent; j'aurais à vous dire bien des choses qu'il m'est difficile de vous exprimer, pour la première fois que je vous rencontre. Néanmoins, Seigneur, je suis très flattée de l'estime que vous avez pour moi.

Mlle Paray et le Vicomte Laroche, rencontrèrent ici quelques fois; l'amour que je ressens pour vous, me fait un devoir de m'imposer quelques sacrifices, pour me procurer la satisfaction, de vous voir et de converser avec vous.

Oh! dit Jeanne, je ne veux pas, seigneur, vous exposer à la colère du duc Frédéric.

A la colère du duc Frédéric! reprit vivement le prince, je n'ai jamais eu peur de me trouver en sa présence!

Mon épée le fléchirait à ma volonté! Cette réponse donnée si brusquement, et d'une voix si pleine de haine, assombrit la figure de Jeanne qui faisait toutes sortes de réflexions, sur le compte du prince.

Mais ce dernier maîtressa facilement cet emportement instinctif et léger; il changea d'abord et montra tant de bonté et d'affabilité, à Jeanne, qu'elle oubliât cette petite colère.

Alors, dit Jeanne, quand pourriez-vous venir me rencontrer, dans cette forêt où nous avons tant de liberté, pour se dire l'un à l'autre, tout ce que nos cœurs ressentent?

Demain, Mlle. Vers quelle heure, seigneur? Vers une heure et demie, de l'après-midi.

Le Tung-Whang-Fung

La fleur Ing-wha, petite et pourtant des plus belles, N'ouvre qu'à Ching-tu-fu son calice odorant; Et l'oiseau Tung-whang-fung est tout juste assez grand Pour couvrir cette fleur en tendant ses deux ailes.

Et l'oiseau dit sa peine à la fleur qui sourit, Et la fleur est de pourpre, et l'oiseau lui ressemble, Et l'on ne sait pas trop, quand on les voit ensemble, Si c'est la fleur qui chante, ou l'oiseau qui fleurit.

Et la fleur et l'oiseau sont nés à la même heure, Et la même rosée arrose chaque jour Les deux époux vermeils, gonflés du même amour. Mais quand la fleur est morte, il faut que l'oiseau meure.

Alors, sur ce rameau d'où son bonheur a fui, On voit pencher sa tête et se faner sa plume, Et plus d'un jeune coeur, dont le désir s'allume, Voudrait, aimé comme elle, expirer comme lui.

Et je tiens, quant à moi, ce récit qu'on ignore D'un mandarin de Chine, au bouton de couleur. La Chine est un vieux monde où l'on respecte encore L'amour qui peut atteindre à l'âge d'une fleur.

LOUIS BOUILHET.

(Dernières chansons)

UN CONTE

LE CURÉ DE CUCUGNAN

ALPHONSE DAUDET

Tous les ans, à la Chandeleur, les poètes provençaux publient en Avignon un joyeux petit livre rempli jusqu'aux bords de beaux vers et de jolis contes. Celui de cette année m'arrive à l'instant, et j'y trouve un adorable fabliau que je vais essayer de vous traduire en l'abrégé un peu... Parisiens, tendez vos mammes. C'est de la fine fleur de farine provençale qu'on va vous servir cette fois...

L'abbé Martin était curé... de Cucugnan. Bon comme le pain, franc comme l'or, il aimait paternellement ses Cucugnans; pour lui, son Cucugnan aurait été le paradis sur terre, si les Cucugnans lui avaient donné un peu plus de satisfaction. Mais, hélas! les araignées filaient dans son confessionnal, et le beau jour de Pâques, les hosties restaient au fond de son saint-coibore. Le bon prêtre en avait le coeur meurtri, et toujours il demandait à Dieu la grâce de ne pas mourir avant d'avoir ramené au bercail son troupeau dispersé.

Or, vous allez voir que Dieu l'entendit. Un dimanche, après l'Evangile, M. Martin monta en chaire. — Mes frères, dit-il, vous me croirez si vous voulez: l'autre nuit, je me suis trouvé, moi misérable pêcheur, à la porte du paradis.

— Je frappai: saint Pierre m'ouvrit! — Tiens! c'est vous, mon brave monsieur Martin, me fit-il; quel bon vent?... et qu'y a-t-il pour votre service? — Beau saint Pierre, vous qui tenez le grand livre et la clef, pourriez-vous me dire, si je ne suis pas trop curieux, combien vous avez de Cucugnans en paradis.

— Je n'ai rien à vous refuser, monsieur Martin; asseyez-vous, nous allons voir la chose ensemble. — Et saint Pierre prit son gros livre l'ouvrit, mit ses besicles; — Voyons un peu: Cucugnan, disons-nous. Cu... Cu... Cucugnan. Nous y sommes, Cucugnan... Mon brave monsieur Martin, la page est toute blanche. Pas une âme... Pas plus de Cucugnans que d'arêtes dans une dinde.

— Comment! Personne de Cucugnan ici? Personne? Ce n'est pas possible! Regardez mieux... — Personne, saint homme. Regardez vous-même, si vous croyez que je plaisante. Moi, pécaïre! je frappais des pieds, et, les mains jointes, je criais miséricorde. Alors, saint Pierre:

— Croyez-moi, monsieur Martin, il ne faut pas ainsi vous mettre le coeur à l'envers, car vous pourriez en avoir quelque mauvais coup de sang. Ce n'est pas votre faute, après tout, vos Cucugnans, voyez-vous, doivent faire à coup sûr leur petite quarantaine en purgatoire. — Ah! par charité, grand saint Pierre! faites que je puisse au moins les voir et les consoler.

— Volontiers, mon ami... Tenez chaussez vite ces sandales, car les chemins ne sont pas beaux de reste... Voilà qui est bien... Maintenant, cheminez droit devant vous. Voyez-vous là-bas, au fond, en tournant? Vous trouverez une porte d'argent toute constellée de croix noires... à main droite... Vous frapperiez, on vous ouvrirait... Adressiez! Tenez-vous sain et gaillard.

— Et je cheminai... je cheminai! Quelle bataille! J'ai la chair de poule, rien que d'y songer. Un petit sentier, plein de ronces, d'escarboucles qui luisaient et de serpents qui siffaient, m'amena jusqu'à la porte d'argent.

— Pan! pan! — Qui frappe? me fait une voix rauque et dolente. — Le curé de Cucugnan. — De...? — De Cucugnan. — Ah!... Entrez. — J'entraï. Un grand bel ange, avec des ailes sombres comme la nuit, avec une robe resplendissante comme le jour, avec une

clef de diamant pendue à sa ceinture, écrivait, cra-cra, dans un grand livre plus gros que celui de saint Pierre...

— Finalement, que voulez-vous et que demandez-vous? dit l'ange. — Bel ange de Dieu, je veux savoir, — je suis bien curieux peut-être, — si vous avez ici les Cucugnans.

— Les...? — Les Cucugnans, les gens de Cucugnan... que c'est moi qui suis leur prêtre. — Ah! l'abbé Martin, n'est-ce pas? — Pour vous servir, monsieur l'ange. — Vous dites donc Cucugnan... — Et l'ange ouvre et feuillette son grand livre, mouillant son doigt de salive pour que le feuillet glisse mieux...

— Cucugnan, dit-il en poussant un long soupir... Monsieur Martin, nous n'avons en purgatoire personne de Cucugnan. — Jésus! Marie! Joseph! personne de Cucugnan en purgatoire! O grand Dieu! où sont-ils donc?

— Eh! saint homme, ils sont en paradis. Où diantre voulez-vous qu'ils soient? — Mais j'en viens, du paradis... — Vous en venez?... Eh bien? — Eh bien! ils n'y sont pas!... Ah! bonne mère des anges!...

— Que voulez-vous, monsieur le curé! s'ils ne sont ni en paradis ni en purgatoire, il n'y a pas de milieu, ils sont... — Sainte croix! Jésus, fils de David! Ai! ai! ai! est-il possible?... Serait-ce un mensonge du grand saint Pierre?... Pourtant je n'ai pas entendu chanter le coq... Ai! pauvres nous! comment irai-je en paradis si mes Cucugnans n'y sont pas?

— Ecoutez, mon pauvre monsieur Martin, puisque vous voulez coûte que coûte être sûr de tout ceci, et voir de vos yeux de quoi il retourne, prenez ce sentier, filez en courant, si vous savez courir... Vous trouverez, à gauche, un grand portail. Là, vous vous renseignerez sur tout. Dieu vous le donne!

— Et l'ange ferma la porte. — C'était un long sentier tout pavé de braise rouge. Je chancelais comme si j'avais bu; à chaque pas, je trébuchais; j'étais tout en eau, chaque poil de mon corps avait sa goutte de sueur, et je haletais de soif... Mais, ma foi, grâce aux sandales que le bon saint Pierre m'avait prêtées, je ne me brûlai pas les pieds.

— Quand j'eus fait assez de faux pas clopin-clopant, je vis à ma main gauche une porte... non, un portail, un énorme portail, tout baillant, comme la porte d'un grand four. Oh! mes enfants, quel spectacle! Là, on ne demande pas mon nom; là, point de registre. Par fournées et à pleine porte, on entre là, mes frères, comme le dimanche vous entrez au cabaret.

— Je suis à grosses gouttes, et pourtant j'étais transi, j'avais le frisson. Mes cheveux se dressaient. Je sentais le brûlé, la chair rôtie, quelque chose comme l'odeur qui se répand dans notre Cucugnan quand Eloy, le maréchal, brûle pour la ferrer la botte d'un vieil âne. Je perdais haleine dans cet air puant et embrasé; j'entendais une clameur horrible, des gémissements, des hurlements et des juréments.

— Eh bien! entres-tu ou n'entres-tu pas, toi? — me fait, en me piquant de sa fourche, un démon cornu. — Moi? Je n'entre pas. Je suis un ami de Dieu... Eh! b... de teigneux! que viens-tu faire ici?...

— Je viens... Ah! ne m'en parlez pas, que je ne puis plus me tenir sur mes jambes... Je viens... je viens de loin... humblement vous demander... si... si, par coup de hasard... vous n'auriez pas ici... quelqu'un... quelqu'un de Cucugnan... — Ah! feu de Dieu! tu fais la bête, toi, comme si tu ne savais pas que tout Cucugnan est ici. Tiens, laid corbeau, regarde, et tu verras comme nous les arrangeons ici, tes fameux Cucugnans...

— Et je vis, au milieu d'un épouvantable tourbillon de flamme;

— Le long Coq-Galine, — vous l'avez tous connu, mes frères, — Coq-Galine, qui se grisait si souvent, et si souvent secouait les puces à sa pauvre Clairon.

— Je vis Catarinet... cette petite guenue... avec son nez en l'air... qui coucail toute seule à la grange... Il vous en souvient, mes drôles!... Mais vous, j'en ai trop dit.

— Je vis Pascal Doigt de Poix, qui faisait son huile avec les olives de M. Julien. — Je vis Babet la glaneuse, qui, en glanant, pour avoir plus vite tout sa gerbe, puisait à poignée aux gerbiers.

— Je vis maître Grapasi, qui huilait si bien la roue de sa brouette. — Et Dauphine, qui vendait si cher l'eau de son puits.

— Et le Tortillard, qui, lorsqu'il me rencontrait portant le bon Dieu, filait son chemin, la barrette sur la tête et la pipe au bec... et fier comme Artaban... comme s'il avait rencontré un chien.

— Et Goulau avec sa Zette, et Jacques, et Pierre, et Toni... — Emu, blême de peur, l'auditoire gémit, en voyant, dans l'enfer tout ouvert, qui son père et qui sa mère, qui sa grand-mère et qui sa soeur...

— Vous sentez bien, mes frères, reprit le bon abbé Martin, vous sentez bien que ceci ne peut pas durer. J'ai charge d'âmes, et je veux, je veux vous sauver de l'abîme où vous êtes tous en train de rouler tête première. Demain je me mets à l'ouvrage, pas plus tard que demain. Et l'ouvrage ne manquera pas! Voici comment je m'y prendrai. Pour que tout se fasse bien, il faut tout faire par ordre. Nous irons rang par rang, comme à Jonquières quand on danse.

— Demain lundi, je confesserai les vieux et les vieilles. Ce n'est rien. — Mardi, les enfants. J'aurai bientôt fait. — Mercredi, les garçons et les filles. Cela pourra être long.

— Jeudi, les hommes. Nous couperons court. — Vendredi, les femmes. Nous dirons: pas d'histoires.

— Samedi, le meunier!... Ce n'est pas trop d'un jour pour lui tout seul... — Et, si dimanche nous avons fini, nous serons bien heureux.

— Voyez-vous, mes enfants, quand le blé est mûr, il faut le couper; quand le vin est tiré, il faut le boire. Voilà assez de linge sale, il s'agit de le laver, et de le bien laver. — C'est la grâce que je vous souhaite. Amen!

— Ce qui fut dit fut fait. On coula la lessive. — Depuis ce dimanche mémorable, le parfum des vertus de Cucugnan se respire à dix lieues à l'entour.

— Et le bon pasteur M. Martin, heureux et plein d'allégresse, a rêvé l'autre nuit que, suivi de tout son troupeau, il gravissait, en resplendissante procession, au milieu des cierges allumés, d'un nuage d'encens qui embaumait et des enfants de choeur qui chantaient *Te Deum*, le chemin éclairé de la cité de Dieu.

— Et voilà l'histoire du curé de Cucugnan, telle que m'a ordonné de vous le dire ce grand guesard de Roumanille, qui la tenait lui-même d'un autre bon compagnon.

DEUX MINUTES DE GAÏETE.

Nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs une page presque inédite: la préface du second volume des *Souvenirs Politiques* de Charles Langellier. Afin de laisser à tous le charme de l'imprévu, nous n'avons rien souligné. Ah! mes amis, quel régal vous allez faire là; profitez-en, p'tit Charles n'écrit pas tous les jours.

L'accueil si favorable que le public a fait au premier volume de mes *Souvenirs Politiques* m'a engagé à publier celui-ci qui est en manuscrit depuis 1908.

En le publiant, j'accomplis une promesse solennelle que j'avais faite à M. Mercier dans les derniers temps de sa vie. Un jour que nous nous entretenions ensemble du coup d'Etat qui lui avait enlevé le pouvoir, il me dit avec tristesse: "Vous savez, mon cher Langellier, mieux que personne combien j'ai été accusé fausement dans mon honneur. Ma santé, je le sens, s'en va rapidement; mais j'espère que vous, qui êtes encore jeune, vous vengerez ma mémoire de ces accusations." C'est cette tâche pieuse que j'accomplis aujourd'hui.

Après au-delà de vingt ans que cet événement s'est produit, maintenant que les passions sont éteintes, maintenant que le calme s'est fait autour de ce grand nom canadien-français, le temps est arrivé d'effacer les taches que ses ennemis d'alors avaient faites à la réputation de cet homme public qui est resté et qui demeurera longtemps encore l'idole du peuple de cette province.

Au moment où celle-ci va lui élever un monument, j'ai cru que l'heure était bien choisie pour raconter froidement les circonstances qui l'ont injustement dépouillé du pouvoir, et, disons-le, qui l'ont conduit dans la tombe. Mêlé plus intimement que bien d'autres aux événements de cette époque si agitée, j'ai cru remplir un devoir aussi agréable que patriotique en donnant mon témoignage dans cette grande enquête politique.

Que l'on m'impute les intentions que l'on voudra, peu m'importe; ceux qui plus tard écriront l'histoire de cette période durant

laquelle les passions politiques, hélas! étouffèrent la voix de la justice diront si j'ai commis des erreurs, des exagérations ou si, au contraire, j'ai apprécié les faits avec impartialité. Je m'en remets avec confiance au jugement de l'histoire.

Ce monument qui va être élevé à Mercier, c'est son apothéose sans doute; mais cette apothéose lui avait déjà été donnée en plaçant à la tête de la province son parti politique, en confiant la direction des affaires à son gendre Sir Lomer Gouin, et enfin, en élisant trois fois son fils dans le comté de Chateauguay. S'il est permis aux morts de voir ce qui se passe ici-bas, quel sentiment d'orgueil ne doit-il pas éprouver en voyant que cette Chambre dont sa mâle éloquence a si souvent fait vibrer les échos est dirigée par un homme d'Etat qui lui est si cher!

Qu'il possède sa statue, car il est excellent que, pour un tel homme, se multiplient les différentes formes d'hommages et les différentes formes de reconnaissance.

Qu'il possède sa statue et que son image, éternellement, enseigné à ses compatriotes qui passent le culte du patriotisme qui, lui, ne passe pas.

On trouvera aussi dans ce volume, çà et là, les portraits de plusieurs hommes distingués qui sont disparus de la scène entre 1890 et 1896. Ces modestes esquisses de leur vie auront pour effet de faire revivre leur souvenir et de le conserver parmi ceux qui les ont admirés de leur vivant.

CHAS. LANGELLIER.

Il faut sauver la grande chartreuse

UNE LETTRE DE M. MAURICE BARRÉS.

L'Echo de Paris, nous communique la lettre suivante que M. Maurice Barrés a adressée à M. Poncet, directeur de la République de l'Isère:

Mon cher confrère, Je m'associe à votre indignation devant la Grande-Chartreuse qui tombe en ruines. Mon collègue socialiste, M. Barthe, a bien raison d'appeler ce vandalisme "un crime contre la nation". Et chacun se joindra à lui pour traiter de "stupide" une administration qui abandonne ainsi "le joyau d'art" de votre Dauphiné.

Mais faites attention qu'à cette heure, sur toute la France, par centaines et par milliers, de pareils "crimes contre la nation" s'accomplissent impunément. Sans doute, des hommes de coeur et de bon sens, comme vous, mon cher confrère, et comme M. Barthe, se dressent partout pour les dénoncer. Dieu merci, il y a des gens en France qui n'acceptent pas que la part la plus importante de notre architecture, un trésor enrichi durant des siècles, soit anéantie parce qu'elle est de qualité religieuse. Le malheur, c'est que ces bons patriotes, ces défenseurs de la civilisation luttent chacun sur son terrain, en vue d'un objet isolé. Celui-ci veut sauver sa Chartreuse, cet autre son église, ce troisième son calvaire. Ils se tourmentent pour faire quelque chose et ne sauraient en venir à bout. On doit admirer leur allure, mais comme disait jadis Lamennais dans une phrase saisissante, ce sont des chevaux suspendus qui galopent en l'air sans avancer.

Mon cher confrère — et à côté de vous, laissez que je m'adresse à M. Barthe, — mon cher collègue, il s'agit moins de régler un à un tous ces problèmes d'églises, de chapelles, de calvaires et de cloches que d'assurer en bloc et par une loi d'ensemble le salut de notre architecture religieuse. La

Plus haute classe d'équipement. **EXCURSIONS DE COLONS** Des billets aller et retour pour l'Ouest du Canada, via Chicago seront en vente les 20 août; 3, 17 septembre, à des prix très réduits. Bureaux des Billets en Ville: 122 rus St-Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bonaventure.

Plus haute classe d'équipement. **EXCURSIONS DE COLONS** Des billets aller et retour pour l'Ouest du Canada, via Chicago seront en vente les 20 août; 3, 17 septembre, à des prix très réduits. Bureaux des Billets en Ville: 122 rus St-Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bonaventure.

Plus haute classe d'équipement. **EXCURSIONS DE COLONS** Des billets aller et retour pour l'Ouest du Canada, via Chicago seront en vente les 20 août; 3, 17 septembre, à des prix très réduits. Bureaux des Billets en Ville: 122 rus St-Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bonaventure.

Plus haute classe d'équipement. **EXCURSIONS DE COLONS** Des billets aller et retour pour l'Ouest du Canada, via Chicago seront en vente les 20 août; 3, 17 septembre, à des prix très réduits. Bureaux des Billets en Ville: 122 rus St-Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bonaventure.

Plus haute classe d'équipement. **EXCURSIONS DE COLONS** Des billets aller et retour pour l'Ouest du Canada, via Chicago seront en vente les 20 août; 3, 17 septembre, à des prix très réduits. Bureaux des Billets en Ville: 122 rus St-Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bonaventure.

Plus haute classe d'équipement. **EXCURSIONS DE COLONS** Des billets aller et retour pour l'Ouest du Canada, via Chicago seront en vente les 20 août; 3, 17 septembre, à des prix très réduits. Bureaux des Billets en Ville: 122 rus St-Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bonaventure.

Plus haute classe d'équipement. **EXCURSIONS DE COLONS** Des billets aller et retour pour l'Ouest du Canada, via Chicago seront en vente les 20 août; 3, 17 septembre, à des prix très réduits. Bureaux des Billets en Ville: 122 rus St-Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bonaventure.

Plus haute classe d'équipement. **EXCURSIONS DE COLONS** Des billets aller et retour pour l'Ouest du Canada, via Chicago seront en vente les 20 août; 3, 17 septembre, à des prix très réduits. Bureaux des Billets en Ville: 122 rus St-Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bonaventure.

Plus haute classe d'équipement. **EXCURSIONS DE COLONS** Des billets aller et retour pour l'Ouest du Canada, via Chicago seront en vente les 20 août; 3, 17 septembre, à des prix très réduits. Bureaux des Billets en Ville: 122 rus St-Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bonaventure.

Plus haute classe d'équipement. **EXCURSIONS DE COLONS** Des billets aller et retour pour l'Ouest du Canada, via Chicago seront en vente les 20 août; 3, 17 septembre, à des prix très réduits. Bureaux des Billets en Ville: 122 rus St-Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bonaventure.

Plus haute classe d'équipement. **EXCURSIONS DE COLONS** Des billets aller et retour pour l'Ouest du Canada, via Chicago seront en vente les 20 août; 3, 17 septembre, à des prix très réduits. Bureaux des Billets en Ville: 122 rus St-Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bonaventure.

Plus haute classe d'équipement. **EXCURSIONS DE COLONS** Des billets aller et retour pour l'Ouest du Canada, via Chicago seront en vente les 20 août; 3, 17 septembre, à des prix très réduits. Bureaux des Billets en Ville: 122 rus St-Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bonaventure.

Plus haute classe d'équipement. **EXCURSIONS DE COLONS** Des billets aller et retour pour l'Ouest du Canada, via Chicago seront en vente les 20 août; 3, 17 septembre, à des prix très réduits. Bureaux des Billets en Ville: 122 rus St-Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bonaventure.

question de la Grande-Chartreuse est un des paragraphes importants de l'immense chapitre des églises. Il nous faut un statut légal pour ces milliers de monuments merveilleux et vénérables aujourd'hui stupidement livrés à l'indifférence ou à la méchanceté de leurs nouveaux propriétaires.

Cordialement votre, MAURICE BARRÉS.

Le Gaulois. UN MEDECIN OCCUPE

Un jour de cette semaine, le Docteur L... médecin très occupé, avait du monde à dîner, lorsqu'on lui annonça la visite d'un malade.

Il se résigna et passa dans son cabinet. Le visiteur, asthmatique au dernier degré, avait les bronches dans un état déplorable, et les cordes vocales usées rendaient avec peine des sons étouffés.

On sait que pour se rendre compte de l'état des malades, les médecins les prient de compter et les arrêtent quand l'expérience leur paraît suffisante. Notre docteur prie donc le client de compter.

— Ce pendant le temps s'écoule; dans la pièce voisine, les amis commencent à s'inquiéter d'une si longue absence. Ne sachant que penser, après mainte hésitation on ouvre la porte du cabinet. Surmené de fatigue, le Docteur L... s'était endormi dans un fauteuil, et, devant lui, le malade comptait toujours.

— Mille huit cent quatre-vingt-dix-sept, mille huit cent quatre-vingt-dix-huit, mille

huit cent quatre-vingt-dix-neuf... Et si nos lecteurs demandent pourquoi les convives avaient tant tardé à aller voir ce qui était advenu du médecin et du client, nous répondrons de la façon la plus plausible: c'est qu'ils avaient tout oublié dans la douceur de fumer les exquis cigarettes Sweet Caporal.

UN INTERNE LIBERE POUR UN VICE DE FORME

— Fichtre! voyons cela, ça doit être intéressant. La "Patrie" va-t-elle devenir un journal médical?

"En cour du Banc du Roi, hier matin, l'hon. juge Gervais a ordonné la libération de M. Henry Bott, détenu à l'Asile de Verdun depuis le mois de février dernier à la requête de sa femme.

"Le motif sur lequel s'est basé le savant juge, pour rendre à Bott sa liberté, est qu'il n'était pas détenu légalement à l'Asile de Verdun; le certificat de détention, produit par le Dr Burgess, surintendant de l'institution, n'ayant pas été assermenté.

— Ah! je comprends...

L'ACTION est publiée par Jules Fournier, tous les samedis, à Montréal. Adresse pour la police: rue Saint-Denis, 323.

Voulez-vous passer pour un homme élégant ? OUI ?
Alors ne manquez pas d'aller vous faire habiller chez le meilleur tailleur de Montréal :
OSCAR LOISELLE
128, rue St-Denis, 128
Téléphone : Est 448

Voulez-vous manger mieux qu'à la table d'un roi ? ALLEZ DINER LUNDI CHEZ BONNEVILLE AU CAFE SAINT-GABRIEL
(Angle Notre-Dame et Saint-Gabriel) **Prix du repas : 35 cents**

Pâtisserie -- Confiserie Française
JOSEPH KERHULU
TELEPHONES : EST 799 EST 4928
Glaces - Sorbets - Petits Fours
Cuisine sur Commande
176, RUE ST-DENIS, 176
(Vis-à-vis l'Université)

ED. ARCHAMBEAULT
MARCHAND DE
Musique, Pianos, Orgues, Phonographes, Musique en Feuilles.
Agence exclusive des pianos "PRATTE": Gros et détail.
312-314 rue STE-CATHERINE (EST)

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM
Quatre trains express par jour
MONTREAL, TORONTO et L'OUEST
9 a.m., 9.30 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.
Wagons-huifet, salon et bibliothèque aux trains du jour; wagons-lits "Pullman" éclairés à l'électricité aux trains de nuit.
Seule double voie ferrée.
Les trains les plus beaux et les plus rapides du Canada.
Plus haute classe d'équipement.
EXCURSIONS DE COLONS
Des billets aller et retour pour l'Ouest du Canada, via Chicago seront en vente les 20 août; 3, 17 septembre, à des prix très réduits.
Bureaux des Billets en Ville: 122 rus St-Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bonaventure.

Pour impressions de tout genre, VOIR
La Cie Marchand Frères, LIMITEE
56, rue Amherst - MONTREAL
Travail de premier ordre
Téléphone Est 3396

Que ceux qui ont des yeux, voient!

(Suite de la première page)
Puisque vous avez la gentillesse (sic) d'admirer les beautés de mon pays, monsieur et Madame Delorme, voulez-vous joindre Jeanne, ma sœur, aux compliments que vous en faites? dit Jules. (P. 121)

Genre attique:
Aux chutes encore:
«Cela nous bat (sic), gens d'Europe, interrompit soudain Gilbert... (Même page)»

Devant la statue de Champlain, Jules Hébert commence tout à coup un discours de husting:
«Sa botte puissante s'empara du rocher de Québec... La trompette, au clairon ses prouesses dans l'âge futur... L'histoire enregistre les paroles, etc.»

Ecoutez bien la réponse de la jeune Française «au langage raffiné»:
— Il est fier, il est épatant (sic), s'écrie-t-elle. En le regardant, je me sens moins petite et meilleure... (P. 88)

Quelques jours plus tard, Jules Hébert annonce à la voyageuse qu'il partira dès le lendemain pour la province. Il le fait:
Les élections POUR Ottawa se tiendront le Premier Septembre... (Les deux majuscules sont de l'auteur) (P. 130)

En entrant chez l'abbé Lavoie, il annonce tout de suite à son hôte qu'il ne vient pas lui parler de politique.
La bataille a été rude. Monsieur le curé, mais il ne s'agit pas d'elle... (P. 102)

L'on sait maintenant, dans sa famille, qu'il aime «la Française». Sa mère, femme très distinguée, tâche de l'en consoler. Elle le fait en des termes d'une exquise délicatesse. Par exemple:
— Tu aimes? s'écrie la mère. Cela devait venir et cela devait t'assommer, te prendre tout entier... (P. 184)

Madame Hébert encore, le soir de l'arrivée du «Laurentin»:
— Tu ne le croiras peut-être pas? reprit-elle déjà rassurée. Eh bien! très souvent tu m'aurais surprise à JONGLER (sic), si tu avais pu me voir à travers l'espace... (P. 40)

Genre Fiaubert:
Elle se tordait, la petite fille mourante, sous les griffes d'une méningite atroce à la base du cerveau. (P. 235)
La maladie, régressant sur les yeux, avait diminué l'activité visuelle au point qu'on avait prédit la cécité absolue. (Ibidem)

Le médecin, qui avait terrassé la méningite brutale, avait dit que la vision, quoique sauvée, serait toujours à la merci d'une fatigue intellectuelle intense ou d'un chagrin vif et prolongé. (Ibidem)

Ses yeux... avaient besoin de calme afin de regagner leur énergie visuelle. (P. 236)
«C'est là... que Jules, au jour de son départ, avait regardé longuement les deux femmes en pleurs sur sa poitrine afin d'en rester dignes (sic). (P. 32)

Un vide intolérable descend au fond de son être le plus vital. Il défaille (sic) sous une douleur qui l'étreint au vif, mais plus la chose saigne, plus il se sent infiniment bon... (P. 149)

Madame Hébert à son fils, pour lui dénoncer Marguerite Delorme:
Elle te ligotait si bien que tu n'as plus bougé... Les battements de ton cœur furent les courroies dont elle se servit... (P. 187)

Gilbert Delorme à sa fille, pour lui reprocher ses relations avec Jules Hébert
N'essaye pas de nier, cela est écrit sur ton visage pourpre et dans tes yeux qui sont injectés de honte!... (P. 225)

Genre pittoresque:
Le Laurentin, paquebot d'allure altière, remontait gracieusement le Salut-Laurent. (Première page, première phrase)

Jules Hébert à Marguerite Delorme, au moment où le paquebot approche de Québec:
Dans quelques heures, le qual se couvrira de robes claires et d'ombrelles légères, un vapour de Québec accostera, rendra les maris à leurs épouses (sic), les frères à leurs sœurs, les garçons à leurs jeunes filles... (P. 18)

Description de Québec au soleil couchant:
La rue de la Fabrique et en l'espace, l'Hôtel de Ville est radieux, la Basilique rajoint dans le soleil qui baisse. Le vieux séminaire parle d'immortalité. Monseigneur de Laval est gigantesque. Le Chien d'Or rouge. Le Château Frontenac a grand air et noble stature. (P. 86)

(Le Chien d'Or rouge!)
Dialogue entre Jules Hébert et sa sœur, devant un autre coucher de soleil, au jardin Montmorency:
— Que c'est beau! s'écrie Jeanne.
— L'incendie dévore les montagnes! dit Jules.
— Le fleuve charrie du sang!
— Lévis est en flammes!
— L'île d'Orléans brûle!
— Ton cœur saigne sur ta robe de mousse. (Ibidem)

— Et le tien, sur ta chemise blanche! lui répondit-elle. (P. 59-60)

Mais il faut se borner. Encore seulement quelques fleurettes, pêle-mêle, pour achever le bouquet.
Jules Hébert a décidé de rompre pour toujours avec Marguerite Delorme. Il vient précisément de le lui annoncer. — Toutefois, mademoiselle, ajoutez-il, toutefois, pouvez-vous vous consoler:
— Je n'aimerais une autre femme que si elle vous ressemble et ce sera vous toujours que j'adorerai!... (P. 255)

Il a été question déjà, plus haut, d'une promenade en calèche. Ce qu'on ne vous a pas encore dit, c'est que la jeune Française, en cette occasion, avait causé à notre héros une vive surprise. Imaginez-vous qu'après deux jours et deux nuits de séjour à Québec elle ne connaissait pas encore l'église Saint-Jean-Baptiste! Une jeune fille si «instruite»!

— Je veux apprendre le nom de vos clochers canadiens!... (avait-elle dit) Quel est celui-là?
— La flèche algue de Saint-Jean-Baptiste! répondit le jeune homme, étonné (sic). (P. 82)

Chemin faisant, l'auteur vante chaleureusement à ses lecteurs l'esprit de ses concitoyens. A l'entendre, les 80,000 habitants du Greater-Québec ont de l'esprit comme quatre. Les cochiers eux-mêmes, dans cette sacrée ville, en possèdent à revendre. Celui qui conduit nos promeneurs n'en est pas plus dépourvu que les autres. A tout propos il se mêle à la conversation de ses clients et, des trois, ce n'est pas le moins spirituel (tel est du moins l'avis de M. Hector Bernier):
Le cochier, devant loquace, est en verve, et la conversation lui donne un instant de sa langue à ses lèvres les gerbes de son esprit. (Ibidem) (P. 84)

— Il n'est pas de tableaux sans ombre.

bre. S'il faut en croire M. Hector Bernier, il paraît qu'il existe à Québec, depuis des temps récents, un endroit où se déroulent chaque soir, en plein public, des scènes d'une révolte impudicité. C'est la Terrasse. On avait cru à tort, jusqu'ici, que jeunes hommes et jeunes filles n'allaient là que pour se promener: or ils n'y vont en réalité que pour se faire «la chasse à l'amour», quand ce n'est pas, purement et simplement, pour s'y «accoupler». L'auteur nous le dit d'ailleurs en toutes lettres:
Enfin délivrés du comptoir monotone ou de la fabrique maladroite nos deux héros ont abordé leurs nippes fraîches: leurs narines gonflées aspirent avec frénésie l'air du soir, pendant que leurs pieds inlassables vont et viennent, que leurs yeux luisent comme des escarabouilles et que leurs lèvres allument des fusées de leur esprit gouailleur. Souvent, leur amoureux les escorte (sic), et c'est alors la gamme intime des mots savants, des ocellades en apinolis, des silences bavards, des fragments imperceptibles dont tout l'être a conscience.
Et il ajoute immédiatement:
Quand ils ne sont pas accouplés (sic), jeunes garçons et jeunes filles, de noblesse bourgeoise ou populaire (?), se font la chasse à l'amour. (P. 126)

Qui l'eût dit, tout de même, que les jeunes gens de Québec allaient chaque soir «s'accoupler» sur la Terrasse, à la lueur des lampes à arc? — Non, mais que fait donc la police, en ce pays-là?...

Telle est cette oeuvre bizarre.
Si nous nous sommes donné la peine d'en parler aussi longuement, on imagine bien que ce n'est pas pour l'importance que nous lui trouvons en elle-même. «Au large de l'Écueil» n'est pas le premier livre du genre qui s'imprime au Canada; il n'en sera pas non plus le dernier. Par le fond comme par la forme, il méritait tout juste l'attention distraite que l'on donne, d'ordinaire, aux articles de la «Presse», aux poèmes de M. Chappman ou aux échantillons de «parisien french».

Mais la littérature n'est pas tout dans le monde, et voyez comme vont les choses... Il arrive que cet ouvrage, proprement inexistant au point de vue littéraire, n'en constitue pas moins, tout comme l'article de M. l'abbé Camille Roy, un document d'un inestimable prix pour le penseur et le philosophe. D'ailleurs, nous nous faisons un devoir de désigner ces deux pièces à l'historien qui fera plus tard l'histoire de notre époque. Il pourra facilement y prendre quelque idée du genre tout particulier de formation qui se donne aujourd'hui dans la Province de Québec sous le nom d'enseignement secondaire. Surtout il y verra comme dans un miroir l'état intellectuel et moral de la jeunesse canadienne-française aux environs de 1912.

Le cas de M. Hector Bernier, tel qu'il se manifeste d'un bout à l'autre de son livre, n'est en effet pas exceptionnel. Il est au contraire représentatif, au plus haut degré, de la mentalité commune à l'immense majorité de notre jeunesse soi-disant «instruite». Nous tenons de M. Roy lui-même que le nouveau romancier fut un des élèves les plus brillants du séminaire de Québec. Dès ses humanités, il faisait l'admiration générale par ses «cloquentes», ses longues harangues et il n'est pas jusqu'à M. Roy qui déjà ne saluât en lui une nature «d'élite». (Article déjà cité). Il poursuit donc au séminaire de Québec, «l'une de nos meilleures institutions», un cours d'études de huit années, sous la direction des «meilleurs professeurs», et prend ses degrés de bachelier. Puis, — c'est encore M. l'abbé Roy qui nous instruit de ce détail, — après trois autres années d'études, cette fois à la «célèbre» Université Laval de Québec, le voilà avocat. C'est alors qu'il se dit: «Je vais faire un livre»; — et il écrit «Au large de l'Écueil».

Il écrit «Au large de l'Écueil» à vingt-cinq ans passés, — sans être ni alcoolique, ni morphomane, ni cocaïnoman, — sans avoir jamais donné le moindre signe d'aliénation mentale, — toujours et de plus en plus, aux yeux de tout le monde, «garçon d'avenir» et nature «d'élite».

Enfin l'ouvrage paraît. Croyez-vous au moins qu'après cela M. Bernier va baisser dans l'esprit de ses maîtres? L'article déjà cité nous le montre au contraire «applaudi par ses maîtres». Le séminaire de Québec, flatté de voir «se réaliser déjà» tant de «brillantes promesses», revendique hautement devant le pays la gloire de l'avoir formé. M. Camille Roy lui consacre pour sa part, dans l'«Action Sociale», l'étude que vous savez. D'autres journaux, également bien vus dans nos maisons d'enseignement, apprécient à leur tour le roman de M. Bernier, en des termes d'une égale extravagance (1). Tous recommandent fortement qu'on lise et qu'on fasse lire ce «bon livre», — ce «beau livre». Du coup, voilà «Au large de l'Écueil» proposé en imitation à toute la jeunesse de nos collèges, d'un bout à l'autre du pays.

Ces faits, on le voit, dépassent singulièrement la personnalité, même littéraire, de M. Hector Bernier. Il nous éclairent d'abord sur toute notre jeunesse «instruite» — dont M. Bernier n'est après tout que le symbole — et nous permettent de pénétrer à fond son effroyable misère intellectuelle. Ils nous font entrevoir comment certain genre de formation peut ensuite conduire, non moins sûrement que l'ignorance, à l'abrutissement.

JULES FOURNIER.

(1) Voir notamment le «Devoir» du 23 mai, dernière page, 6me et 7me colonnes.

«LA PRIÈRE DES NAUFRAGÉS»

Lundi prochain, le 12, le *Nationoscope* inaugurera sa saison régulière de drame; la pièce à l'affiche sera *La Prière des Naufragés* de MM. d'Ennery et Dugué. M. Julien Daoust, le directeur-artistique, a eu la main heureuse en choisissant cette pièce magnifique et en s'assurant les services de sept nouveaux artistes de talent, parmi lesquels le public aura le plaisir de retrouver notre excellent compatriote, M. Elzéar Hamel et la charmante actrice, Mlle Roussillon.

Pendant les vacances, M. Daoust s'est rendu à New-York, où il s'est procuré à grands frais, une nouvelle machine perfectionnée pour exécuter les effets électriques. *La Prière des Naufragés* servira de rentrée à M. Julien Daoust, dans Horace, et à Mme Bella Ouellette, dans Ogarita, ainsi qu'à tous les artistes de la troupe qui fient les délices des habitués, la saison dernière.

LA BRUYÈRE.

V'LAN !

L'esprit de notre lieutenant-gouverneur.
C'était au dernier *garden-party* du lieutenant-gouverneur, Sir François Langelier, le frère de l'autre. Les jardins de Spencer-wood, émaillés de fleurs et de jolies femmes, offraient le spectacle le plus gracieux. Partout on causait brillamment et tout ce que Québec compte de beaux esprits rivalisait de propos nuancés, d'allusions piquantes et de réparties fines.
Mais la *coqueluche* du parterre était sans conteste M. Hector Bernier, l'auteur de «Au large de l'Écueil». Celui-ci allait de groupe en groupe, dispensant à chacun les grâces de son esprit. Enfin, il s'approche de Sir François Langelier et lui pose une devinette:
— Pourriez-vous me dire, monsieur Langelier, quel est le comble de la distraction chez un musicien?
Notre distingué lieutenant-gouverneur reste court; en vain il cherche et recherche, la réponse ne vient pas.
— Eh bien! dit Hector Bernier: c'est de prendre la bouche d'une négresse pour l'Ouverture de la Dame Blanche!...
Cinq minutes plus tard, Sir François Langelier offrait une tasse de thé à une très charmante jeune femme.
— Pourriez-vous me dire, madame, fit-il, quel est le comble de la distraction chez un musicien?
Notre élégante, à son tour, reste muette. Alors, sans trop la faire attendre, M. Langelier ajoute finement:
— C'est de prendre la bouche d'une négresse pour celle d'une femme blanche... !

L'honorable Jules Allard écrivait, la semaine dernière, par affaire, au préfet du pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul. Il commence sa lettre:
«Monsieur le Préfet du Pénitencier de... — Comment écrit-on Saint-Vincent-de-Paul? se demanda-t-il, à ce moment. Puis après cinq minutes de réflexion:
— Cette idée! fit-il: comme ça se prononce. Et il écrivit solennellement:
«de Cent-Vingt-Cent-Deux-Pol... ! ! !

De la *Patrie* du 7 août.
LE RAZOIR QUI AURAIT SERVI À PERPETRER LE MEURTRE DE HOTTE.

Le lieutenant l'aurait trouvé et remis aux médecins. Il y aurait assez de preuves demain à l'enquête pour affirmer qu'un crime a été commis.
Le policier est sur de son homme.

Le lieutenant Savard, chargé d'éclaircir le mystère qui entoure la mort de Hotte, a trouvé le rasoir, qui aurait servi dans le drame de la rue Clarke. L'arme est maintenant en la possession des médecins légistes et du Coroner.

Rencontré par le représentant de la *Patrie*, le lieutenant Savard a déclaré qu'il ne dirait point où il avait trouvé le rasoir, mais que son opinion était que cet instrument avait servi à couper la gorge de Hotte.

Le travail n'est pas encore terminé dans cette affaire, mais tout sera prêt pour l'enquête demain matin. Il y aura assez de preuves pour déclarer qu'un crime a été commis et le motif de ce crime, au dire du lieutenant Savard, était évident, dès la découverte du cadavre de Hotte. Le lieutenant est assuré qu'une arrestation sera faite demain, à la suite de l'enquête.

Lors de la découverte du corps de Hotte, on a trouvé un étui à rasoir, mais le rasoir avait disparu. Les détectives Guérin et Charette ont visité la ruelle et les environs pendant une couple de jours sans résultat pratique.

Le lieutenant Savard reste muet sur la manière dont il s'est pris pour trouver le rasoir avec lequel aurait été tué Hotte. «L'enquête le dira», ne cesse de répéter l'habile limier, «et elle sera assez claire pour que vous compreniez facilement ce meurtre mystérieux.»

Aux quartiers-généraux de la police, hier soir, on disait que le lieutenant Savard et une couple d'hommes devaient sortir de la ville aujourd'hui dans l'intérêt de cette cause. On n'a pu savoir s'il s'agissait tout simplement de la recherche d'une preuve ou bien plutôt d'une arrestation à effectuer.

Le Coroner McMahon, mis au courant du progrès de cette affaire, se contenta de déclarer qu'il est amplement satisfait de la tournure de l'enquête.

Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable: la poésie, la musique, la peinture, le discours public.

Amas d'épithètes, mauvaises louanges: ce sont les faits qui louent, et la manière de les raconter.

Ne vouloir être ni conseillé ni corrigé sur son ouvrage est un pédantisme.

Il faut qu'un auteur reçoive avec une égale modestie les éloges et la critique que l'on fait de ses ouvrages.

Un esprit médiocre croit écrire divinement; un bon esprit croit écrire raisonnablement.

LA BRUYÈRE.

Critique Théâtrale

Au Théâtre National.
L'oeuvre que poursuit depuis treize ans en notre ville, au sein de notre population canadienne-française, M. Georges Gauvreau peut être éminemment éducatrice. Aussi, quels que soient les résultats obtenus jusqu'ici, est-il permis de dire que le propriétaire du théâtre National, par sa seule intention de coopérer d'une façon aussi efficace à l'avancement intellectuel de ses compatriotes, a beaucoup plus mérité le ruban d'officier d'Académie qui lui a été décerné que tous les sénateurs et les marchands de cornichons qui ont reçu la même distinction sans qu'on n'ait jamais su pourquoi.

Le directeur d'un théâtre, surtout dans la position de M. Gauvreau qui n'a guère de concurrence, du moins dans le genre de représentations qu'il donne, ne peut cependant pas accepter seulement des compliments: il lui faut aussi accueillir volontiers — et c'est là, le côté ingrat de la tâche qui n'a à l'assumée — la critique. Car la critique doit se faire. Le bon goût, en effet, n'est pas le monopole d'un individu:

«Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature. Celui qui le sent et qui l'aime a le «goût parfait»; celui qui ne le sent pas et «qui aime en deçà ou au delà, a le goût «défectueux. Il y a donc un bon et un «mauvais goût et l'on dispute des goûts avec fondement» — *La Bruyère*.

Si le théâtre a pour but de former le goût du peuple, et il semble bien que ce soit, avec l'amusement qu'on y peut trouver sa seule raison d'être, le directeur doit accepter à cette intention la collaboration des critiques.

Il fut un temps où le théâtre était une tribune ou, si on le préfère une chaire. L'auteur y présentait aux spectateurs une thèse, ou un paradoxe, que le public discutait ensuite, quelques fois très longuement. Telle fut l'oeuvre des Balzac, des Dumas, des Victor Hugo, etc... De nos jours, à part quelques tentatives plus ou moins heureuses de Jules Lemaitre, de Paul Bourget et de quelques autres sociologues, le théâtre n'existe que pour l'amusement des foules. Il n'en doit pas moins, pour cela, être moral, car si l'on ne va plus au spectacle pour s'y faire endoctriner, il n'en reste pas moins vrai que dans toute société, le désordre croît d'une façon latente de l'immoralité.

Au théâtre National, cette année, on a débuté par une pièce dite à thèse: *Antoinette Sabrier*, de Romain Coolus. Pourquoi l'a-t-on baptisée de *Désastre*? Mystère et gêrance de théâtre! Quant à la thèse supposée, nous payons un plat de langues d'hirondelles à qui nous la découvrirons. Voici d'ailleurs la trame des trois actes.

Germain Sabrier, financier hasardeux, adore littéralement sa femme, Antoinette; celle-ci d'abord fidèle, le trompe un de ces quatre matins. Dans le même temps, Germain est ruiné coulé par un rival; alors, voyant son désastre, il se suicide... c'est-à-dire qu'il se suicide dans le texte de l'auteur, mais au théâtre National, il commença un petit discours:

— Eh bien! non: ce serait trop lâche. Mon Dieu, pardonnez à Jamagne, — Jamagne, c'est le rival! — pardonnez à ma femme, pardonnez à tout le monde, etc... A vrai dire, c'est là un acte sublime de résignation chrétienne, mais tout de même: qui veut

avoir le plat d'hirondelles? L'intention de celui qui a fait ce changement est meilleure que l'acte. Le plus simple, c'est encore de choisir des pièces où il n'y a rien à reprendre et il n'en manque pas, surtout chez les auteurs de premier ordre.

Sus ce propos, pourquoi ne nous donne-t-on pas du théâtre constamment supérieur à celui que nous entendons d'habitude? Il est vrai que nos gens ne savent pas encore au juste quand il faut rire ou pleurer au spectacle, mais il y a la éducation à faire et cette éducation ne se fera pas avec Romain Coolus, Pierre Decourcelles, d'Ennery, etc.

HUGO DE SAINT-VICTOR.
Il serait téméraire de porter un jugement sur les acteurs dès la première représentation. Ce sera pour la prochaine fois. Les anciens ont été accueillis par l'auditoire d'une façon très sympathique.

Semaine du 12 août: la *Carte Révélatrice* — encore un titre substitué — de Pierre Decourcelles. Allons, tant mieux! Cela va nous donner une petite vacance.

H. de S. V.
PORTRAIT DU FRANÇAIS

Fils aîné de l'antiquité, le Français, romain par le génie, est grec par le caractère. Inquiet et volage dans le bonheur, constant et invincible dans l'adversité; formé pour les arts; civilisé jusqu'à l'excès durant le calme de l'Etat; grossier et sauvage dans les troubles politiques; flottant comme un vaisseau sans lest au gré des passions; à présent dans les cieus, l'instant d'après dans l'abîme; enthousiaste du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnaissance; ne se souvenant ni de ses crimes ni de ses vertus; amant pusillanime de la vie pendant la paix, prodigue de ses jours dans les batailles; vain, railleur, ambitieux; à la fois routinier et novateur; charmant dans

LE CIEL DES NUITS D'ÉTÉ FAIT À PARIS DORMANT UN DALS DE VELOURS BLEU PÂLE DE BLANCHES NUES. ET LES ASPECTS NOUVEAUX DES RUELLS CONNUS FLOTTENT DANS UN MAGIQUE ET PÂLE ENCHANTEMENT.

L'angle plus effilé des noires avenues invite le regard, lointain vague et charmant. Les derniers Phyllisins, qui marchent pesamment, saugrenues.

Les yeux d'or de la nuit, par eux effarouchés, Brillent mieux, à présent que les voûtes couchées. C'est l'heure unique et douce où voguent, de fortune.

Glissant d'un pas léger sur le pavé chanceux Les poètes, les buveurs, — et tous ceux Dont le cerveau télé loge un rayon de lune. LEON VALADE.

LE NATIONOSCOPE
Semaine du 12 Aout 1912
REOUVERTURE DE LA SAISON ARTISTIQUE
«La Prière des Naufragés»
Drame en 5 actes par d'Ennery et Dugué
M. JULIEN DAoust dans HORACE Mme BELLA OUELLETTE dans OGARITA
MATINEE TOUS LES JOURS

THEATRE NATIONAL
SEMAINE DU 12 AOUT
«LA CARTE REVELATRICE»
par Pierre Decourcelles
Début de M. Maurice Pelletier,
Retournée de Mde. Devoyod, de MM. Fillon et Mallet.

H. Beauregard
Entrepreneur général
en construction
70, rue St-Jacques, 70
MONTREAL
Téléphone: Main 735.

N.-G. Valiquette
671-677 St. Catherine St. East

Lits en Cuivre, Sommier et Matelas pour \$14.98

Ce lit en cuivre garni d'un sommier en fer et d'un matelas en coton cardé, sera vendu durant cette vente, complet au prix de **\$14.98**

D'autres lits en cuivre pour \$8.39, \$9.75, \$10.50, \$12.25, \$15.00, \$18.00, jusqu'à **\$75.00**

Une consignation retardée de go-carts de première qualité nous oblige de couper les prix

Cette consignation qui comprend quatre-vingt-cinq superbes go-carts, carrosses et voiturettes pliantes, nous est arrivée six semaines plus tard que les dates régulières. Il y a plusieurs carrosses anglais en bleu foncé et vert, quelques nouveaux carrosses américains «Pullman» et un immense lot de voiturettes pliantes. Nous ne pouvons pas les garder après la saison. — Donc il faut qu'ils partent à prix coupés.

Ce que vous épargnez
Carrosses Pullman, de \$29.00 pour... **\$18.79**
Carrosses Pullman, de \$25.00 pour... **\$16.98**
Carrosses Pullman, de \$21.00 pour... **\$14.98**
Carrosses Pliants, de \$17.00 pour... **\$12.89**
Carrosses Pliants, de \$14.00 pour... **\$9.98**
Tous les carrosses pliants de \$7.25, \$7.50, \$7.95, \$8.00 et \$8.50 à écouler à **\$5.15**

Ce que vous épargnez
Carrosses Perambulator, de \$33.00 pour... **\$21.98**
Carrosses Perambulator, de \$30.00 pour... **\$19.98**

N.-G. VALIQUETTE, Limited, 477 Ste-Catherine Est